



LES PAUVRES DE PARIS

DRAME EN SEPT ACTES

PAR MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NUS

MUSIQUE DE M. ARTHUR. — DÉCORS DE M. PHILASTOR FILS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 5 SEPTEMBRE 1856.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PIERRE BERNIER, (premier rôle)... MM. CASTELLANI.	UN AGENT..... MM. MARCHÉ.
ANDRÉ BERNIER, (jeune prem. rôle)... ANDRÉ.	UN FACTEUR..... JULIEN.
PLANTEROSÉ, (grand premier rôle)... SAINT-LÉGER.	UN VOYAGEUR..... JAMIN.
VILLEBRUN, (troisième rôle).....	MADAME DEANIER, (grand pr. rôle)... M ^{me} CAROLLE LEBLANC.
FABIN DE BOQUEFLE, (premier comique de genre).....	ANTOINETTE, (jeune première)... MARCELLE COMTESS.
BOUBERT, (père noble).....	REINE BIGOT..... NUVILLE.
BIGOT, (deuxième comique).....	CLAUDETTE, (coubrette)... ADOLPHE.
JOSEPH, (grande utilité).....	ALIDA VILLERUN, (mère, coquette)... ARMAND.
UN COMMISSIONNAIRE, (idem).....	UNE FRUITIÈRE, (grande utilité)... LOUISE.
UN EMPLOYÉ, (idem).....	VARIÉTÉS, TOUTAGEURS, COMMISSIONNAIRES, TENDUS.
	LAVASSE.

La scène se passe en 1840. Au premier acte, à Bordeaux chez Villebrun. Les autres suivants se passent à Paris en 1855.

* Note pour Messieurs les directeurs des provinces. — Pierre Bernier peut être joué par un premier rôle, et André Bernier par un autre artiste.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

ACTE PREMIER.

Le banquier de Bordeaux.

Décoration : un cabinet, bureaux, livres de caisse, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILLEBRUN, puis JOSEPH.

(Au lever du rideau, Villebrun, debout, a les yeux fixés sur un paquet posé sur son bureau.)

VILLEBRUN.

Bien!.. je serai riche!.. voilà le grand mot de la vie!.. n'est-ce pas le seul?.. La mort frappe souvent à l'improviste!..

qui sait?.. je peux mourir... et du moins... elle sera riche... elle... ma fille... mon Alida, mon enfant bien-aimée... ma joie de chaque jour... et j'hésiterais... après deux années... de calculs... de patience... (ils temps) Courage donc... et marche dans la route... ou végète paisiblement dans le sentier de l'incertitude! Non... non... c'est un chemin qui lène... l'agréable... Eh! mon Dieu!... suis-je le premier, et... serais-je le dernier... en me pris... c'est possible... mais on se corbe!.. Qui donc dit cela l'or? on la ramasse... on ne l'essuie même pas!.. Ah! cela sera! (il s'achète vivement le paquet, puis ouvre, Joseph paraît.) Eh bien?

JOSEPH.

Les chevaux de poste sont commandés... et la chaise toute attelée se trouvera à l'heure indiquée par Monsieur... à la petite porte du jardin.

VILLEBRUN.

Bien... Où est la gouvernante de ma fille?

JOSEPH.
Dans la chambre de Mademoiselle, en train de réunir tous ses effets;

VILLEBRUN.
Écoutez-moi... demain... si je n'étais pas revenu... ce qui est possible... vous pourriez en paquer cacheté au tribunal de commerce.

JOSEPH, prenant le paquet.
Oui, Monsieur.

VILLEBRUN.
Les commis ont été présents, que les bureaux de ma maison da banque ferment aujourd'hui à midi?

JOSEPH.
À l'occasion du troisième anniversaire de la naissance de Mademoiselle... oui, Monsieur.

VILLEBRUN.
Et, ils sont tous partis?

JOSEPH.
Non... un seul... M. Planterose.

VILLEBRUN, étonné.
Planterose! le plus lâche de tous... c'est singulier?

JOSEPH.
Ses écritures, dit-il, sont en retard... et il veut profiter de ce congé pour faire sa balance.

VILLEBRUN.
Ah! voilà un commis bien mé... priez-le de venir... (Joseph sort.) Il ne travaille pas... quand les autres travaillent! et, il travaille... quand les autres ne travaillent pas... je n'aime pas les exceptions!

SCÈNE II.

VILLEBRUN, PLANTEROSE.

(Planterose entre en fumant une cigarette, à la vue de Villebrun il regarde sur le bureau.)

PLANTEROSE, jetant sa cigarette.
Monsieur Villebrun m'a fait demander?

VILLEBRUN, étonné.
Oui... ne savez-vous donc pas que c'est fête, aujourd'hui... pour les bureaux? Vous ne m'avez pas habitude, il me semble... à pareille occasion?

PLANTEROSE.
Mon Dieu! Monsieur, n'y a-t-il pas commencement à tout?

VILLEBRUN.
C'est vrai... mais remettre à demain votre subtile et étrange conversion...

PLANTEROSE.
Demain... mot ambitieux!... Qui donc, Monsieur, est sûr du lendemain?

VILLEBRUN.
Monsieur Planterose, je ne suis pas ennemi de la philosophie... mais j'en fais peu de cas... élisez mes commis!

PLANTEROSE.
C'est peut-être un tort, Monsieur; chez tout subalterne, la philosophie sert à faire oublier l'injustice ou l'ingratitude du supérieur.

VILLEBRUN.
Ce que je déteste aussi, Monsieur, c'est la paresse... et la débâcle... je passe sur les défauts... je châtie les vices... Vous ne faites plus partie de mon comptoir.

PLANTEROSE.
Pardieu... je n'ai pas très-bien entendu.

VILLEBRUN.
Sortez, Monsieur... sortez!

PLANTEROSE.
Sortir... et pourquoi?... je comprends que l'on renvoie les gens d'une maison où l'on reste, mais à quoi bon les chasser d'une maison où l'on s'en va?

VILLEBRUN, trahi.
Je ne vous comprends pas.

PLANTEROSE.
Alors, je vais vous mettre les points sur les i... (Il prend un siège, le pose devant lui tout en continuant de fumer.) Dans les affaires, il y a deux moyens de s'enrichir. L'un pénible, lent, plein de fatigues et de veilles; c'est la soif du travail... ennuyeuse chose, peut-être... je ne vous contenterai pas... je suis un petit peu de votre avis...

VILLEBRUN.
Monsieur!

PLANTEROSE.
Laissez-moi finir... L'autre, facile, rapide ne demandant qu'une commerce large et de l'audace... on se moque avec la morale...

on attire la confiance, et l'on fait un beau malin, avec les plumes des oiseaux crédules qui sont venus se prendre à la glu de votre crédit...

VILLEBRUN.
Asses...

PLANTEROSE, d'insouciance.
La route est dangereuse, elle est la cour d'acier, et l'on ne la baigne!... Elle se nomme la banque... L'habileté, c'est d'attendre le chemin du travers, celui de la faillite!... Les créanciers en ont la tête... et l'offrent à qui veut, pour le promettre d'un dividende!... étendez-vous... voilà le lit du concordat... dressé par le commerce... il y a des millions sous l'oreiller!

VILLEBRUN.
Vous oseriez suggérer?

PLANTEROSE.
Je ne suggère jamais... je suis sûr... ou je me tais!... Depuis plus de deux ans vous dissimulez vos bénéfices, et vous grossissez vos pertes, c'est une question de partie double!... Dans votre esprit... ramenez votre portefeuille... tout... À vous, le portefeuille... à vos créanciers, la censure... N'est-ce pas ainsi, Monsieur, que vous comptez opérer?

VILLEBRUN, se levant.
Infamie!

PLANTEROSE.
C'est justement en moi-même que je cherche!... vous l'avez prouvé!... Allons, assez comme cela... Tenez, ce matin, vous avez signé votre bilan, et... ce soir, vous attendez des chevaux de poste.

JOSEPH, au dehors.
Par ici, Monsieur, par ici...

VILLEBRUN, à Planterose, se voyant Joseph introduisant Bernier.
Taisez-vous...

PLANTEROSE.
Ne craignez rien, Monsieur, je suis un honnête garçon.

SCÈNE III.

VILLEBRUN, PLANTEROSE, BERNIER.

(Joseph présente Bernier, à qui il désigne Villebrun, puis sort.)

BERNIER.
C'est à monsieur Villebrun...

VILLEBRUN.
Oui, Monsieur...

BERNIER.
Veuillez d'abord m'excuser, Monsieur... d'avoir, en forçant la courtoisie, troublé peut-être la fête de famille... qui ouvre la fermeture de vos bureaux... mais j'ai si peu de temps à perdre...

VILLEBRUN.
Je suis à vos ordres... Monsieur. (Il lui indique un siège après avoir fait un signe à Planterose de se retirer.)

PLANTEROSE, à Bernier.
Monsieur n'a pas de secret pour moi.

BERNIER.
Je suis capitaine au long cours... entré hier en relâche dans le port de Bordeaux... par le plus effroyable grêle... Je viens des Antilles, à destination du Havre... où réside ma famille... ce soir, je reprends la mer... Les marins, Monsieur, sont un peu superstitieux... et il me répugne de quitter de nouveau, sans bazaris des tempêtes... les heureux bénéfices de plusieurs voyages...

VILLEBRUN.
Achetez, Monsieur...

BERNIER.
Vous êtes le correspondant des Cazavan et Compagnie de la Martinique... j'ai la plus grande confiance en cette maison... et j'y ai souvent entendu citer avec éloges, le nom de Villebrun de Bordeaux...

VILLEBRUN.
Effectivement, je fais d'importantes affaires avec ce comptoir...

BERNIER.
De Bordeaux au Havre... ce n'est rien... quand on revient des Antilles... mais c'est plus fort que moi... je ne sais ce qui m'empêche... ce qui me pousse, et je serais plus tranquille, en déposant entre vos mains (et, je me sentais en choix de meilleurs), le patrimoine de mes enfants...

VILLEBRUN.
Ah! vous avez de la famille?

BERNIER.
Oui... et je suis un heureux mari... je suis un heureux père... Ah! qu'il me tarde de les revoir tout... elle... ma femme éb...

ric... compagnie dévouée et patiente du marin... dont la voix ainsie murmure chaque soir une prière... pour ceux qui sont en mer... et mes enfants... deux anges, Monsieur, une blonde petite fille... Antonnette... c'est la plus jeune... qui se roule à terre... en bégayant mon oncle... toute rose et toute blanche... ou dirait une botte de fleurs... et quand elle le regarde... il me semble que je me vois... ah! très adoré... que ne suis-je déjà au milieu de vous... la belle chose qu'une blonde femme... le grand bonheur que de desespérer d'enfant... voilà la vie!... Mais, pardonnez-moi, Monsieur, de vous dire ainsi des choses... qui vous intéressent si peu... Un père... c'est aveugle et l'avant... cela jette, à toute occasion, de merveilleux récits enfantins... que au très grand... que son cœur se réveille... pour lui... au monde... dans l'univers... il n'y a qu'une chose... une seule... mes enfants.

VILLEBRUN.

Mieux que personne, Monsieur... je vous comprends... moi aussi j'ai une fille... et je l'aime... oh! oui... je l'aime bien...

BERNIER.

C'est bon de parler de ces petits êtres-là... n'est-ce pas?... cela emplit le cœur... ils seront heureux, à présent... ils seront riches... Leur fortune... je la hais... elle est là... je l'ai attrapée aux Bois... à la tempe... j'ai travaillé... j'ai lutté... j'ai souffert... et cela me semblait doux... c'était pour eux! Toi, Monsieur... (regardant la portefeuille) voici dans ce portefeuille deux cent cinq mille francs en traites et en billets... j'irai voir au Havre par la poste votre reçu aux miens... et à la prochaine marée... je remonterai plus vaillant sur le pont de mon navire.

PLANTEROSÉ, à part.

Un mot de moi, pourtant... hein!

VILLEBRUN.

Votre choix m'honore, Monsieur, et je vous tiendrai cette somme disponible à première réquisition.

BERNIER, donnant la portefeuille à Villebrun.

Vérifiez, je vous prie.

VILLEBRUN, prenant la portefeuille et comptant.

Monsieur Planterose, rappelez le reçu...

PLANTEROSÉ, se disposant à écrire, à Bernier.

Voire nom, Monsieur?... hein!

BERNIER, allant à Planterose.

Lierre Bernier, capitaine au long-cours...

PLANTEROSÉ, écrivant.

Bordeaux... 20 octobre 1846.

VILLEBRUN.

Deux cent cinq mille... c'est bien exact!

PLANTEROSÉ, se levant de table et remuant la plume à Villebrun.

Veuillez signer, Monsieur... (à part, en regardant Villebrun signer.)

Ma main ne tremble pas?... voilà un beau voleur!

VILLEBRUN, ramenant le reçu à Bernier.

Voilà votre reçu... (Planterose retourne à son livre de caisse.)

BERNIER, pliant le reçu et le serrant dans sa poche.

Mille remerciements, Monsieur, me voici débarrassé de ma sottise en quêtée... j'en déjeunerai plus gaiement avec mon pilote et quelques camarades de la marine marchande... et à la marée... s'il vente sud-est... toutes voiles dehors... et en mer, mon beau brick l'Avanturel... à vous revoir, Monsieur Villebrun...

VILLEBRUN.

Bon voyage, capitaine.

(Bernier sort.)

SCÈNE IV.

VILLEBRUN, PLANTEROSÉ.

PLANTEROSÉ.

Il est heureux, Monsieur, qu'il se soit resté... vous n'auriez eu personne pour inscrire ces deux cent cinq mille francs sur le livre de caisse...

VILLEBRUN.

Monsieur Planterose!

PLANTEROSÉ.

Monsieur Villebrun?

VILLEBRUN.

Je me suis trompé sur votre compte... vous êtes un homme de talent... et d'esprit!

PLANTEROSÉ.

On fait ce qu'on peut.

VILLEBRUN.

Quand je m'aperçois d'une injustice... j'ai hâte de la réparer.

PLANTEROSÉ.

Voilà, deux cents francs de plus que Monsieur Planterose, voici dix mille francs de gratification pour vos services passés...

VILLEBRUN.

Planterose, prenant les billets de banque que Villebrun lui donne, en même temps, il ramène à son livre de caisse, le reçu et regardant Villebrun.

Et... pour le servir de présent!

VILLEBRUN, souriant.

Ah!... c'est juste... il est possible que ce soir... je fasse une promenade... dans la ville...

PLANTEROSÉ.

En chaise de poste!

VILLEBRUN.

Oui, oui... c'est cela. Avant mon départ... je vous remettrai le double de cette somme...

PLANTEROSÉ, à part.

En tout... trente mille francs... c'est peu... le trahir! ça ne me rapporterait rien!

JOSEPH, entrant.

Monsieur, mademoiselle Alida ne veut pas se laisser habiller par sa gouvernante... elle pleure, elle crie... elle veut que vous soyez près d'elle...

VILLEBRUN, souriant.

Oh! l'enfant indomptable!... (à Joseph.) J'y vais...

PLANTEROSÉ, à part.

Si c'est-à-dire, ce sera gentil quand elle aura vingt ans.

VILLEBRUN.

Nous sommes-nous bien compris, Monsieur Planterose!

PLANTEROSÉ.

Parfaitement, Monsieur.

VILLEBRUN.

A tout à l'heure, donc. (Il sort suivi de Joseph.)

SCÈNE V.

PLANTEROSÉ, seul, suivant des yeux Villebrun.

O la nature! étrange chose!... Ours pris de ta fille, Villebrun, voilà ton maître!... Ruine... pile... vois vingt familles... fais-lui une richesse avec de la misère... du bonheur avec les larmes des autres!... à ce cœur de fer... il y a une paille!... (hochant la tête.) Des enfants! l'enfer déguisé!... Je n'ai d'autres filles, moi, que mes passions! que les vices appellent des vices... enfants gâtés, enfants ingrats, qui méritent leur père à l'hôpital!

SCÈNE VI.

PLANTEROSÉ, BERNIER, JOSEPH.

JOSEPH, se déshabillant.

Je vous dis que Monsieur n'y est pas...

BERNIER, idem.

Laissez-moi donc passer. (Rattrapant son gilet.) Oh! est-il donc?... où est-il donc?...

PLANTEROSÉ, sursautant.

Que voulez-vous, Monsieur?...

BERNIER.

Monsieur Villebrun... je veux le voir... lui parler... à l'instant... Ne m'entendez-vous pas?... appelez-le, qu'il vienne...

PLANTEROSÉ.

Mais...

BERNIER.

Non, conduisez-moi vers lui... sur-le-champ...

PLANTEROSÉ.

Monsieur...

BERNIER.

Ah! je le veux!

SCÈNE VII.

Les autres, VILLEBRUN.

VILLEBRUN, entrant.

Qu'y a-t-il donc?...

BERNIER.

Ah! vous... c'est vous... (Cherchant à deviner son destin.) Monsieur, j'ai changé d'avis... voici votre reçu... veuillez me remettre mes deux cent cinq mille francs...

VILLEBRUN.

Ab!...

BERNIER.

Où... j'ai maintenant l'emploi de cette somme... Voyons... ce mon argent... il me le faut.

VILLEBRUN.

Vous avez, Monsieur, une bien étrange façon de me demander qu'il vous est dû...

BERNIER.

C'est vrai, pardonnez-moi, mais je vous l'ai dit... c'est tout ce que je possède... C'est la fortune de ma femme... de mes enfants... de mon André, de ma petite Antonnette... c'est leur bonheur... c'est leur vie... Tenez, Monsieur, je serai franc... Tout à l'heure, à l'hôtel des Colonne... au milieu d'un joyeux dé-

mer... un capitaine de vapeur apporta le courrier de l'un de nous... Parmi ses lettres... il y en avait une de la Martinique... de la maison Caizran...

Eh bien!... Monsieur?

Eh bien!... on concevait des doutes sur votre crédit, sur votre solvabilité... (Lui donnant la lettre.) Et cette lettre... la voilà...

VILLEBAUD, sans la lire, repart le tenir sur sa poitrine.
Eh! que m'importe! les crédits ridicules de messieurs Caizran?

Mais elles m'importent à moi, Monsieur... je ne veux pas compromettre un jour, une heure, une seconde, l'avenir de ma famille!

Monsieur!

Reprenes donc ce reçu, et rends-moi mon argent...

Vois le sève, Monsieur, cette journée n'est point consacrée aux affaires... reviens demain, le crédit sera ouvert...

Mais vous avez bien le temps de m'écouter ce matin!

JOSEPH, entrant sans voir Bernier, et à Villebaud en lui designant le fond.
Monsieur... voici l'heure et la chose de...

C'est bien... (Il lui a passé de côté à Joseph. Le domestique sort.)

Quoi donc... (Constatant tristement à la fenêtre, dans sa pr
il laisse tomber le reçu.) Une chose de plus!

Aie!... Aie!... les affaires s'embrouillent...

Où... c'est cela... je devine... il allait fuir... avec la fortune des uns... l'épargne des autres!... (arrachant sa cravate.) Ah! j'étrouffé! (Parvenant à se débarrasser.) Mais, mon ami, misérable... me voici j'ai vu le temps!

Monsieur!

Demain, d'ici-là, demain... mais demain, tu seras parti... (se précipitant vers Villebaud.) Mon argent... mon argent... je le veux... à l'instant... de me dire rien... c'est inutile je ne l'écoute pas... mon argent... où je le tue... comme un lâche que tu es... comme un bandit, comme un voleur.

Monsieur... du calme...

VILLEBAUD, se dégageant de l'étreinte de Bernier.
Assés de scandale... vous allez être payé...

Bien... c'est bien... je t'aurai! (Lui, d'une douceur.) Oh! ma tête!... (à Villebaud.) Voyons... fais vite... donne... je ne te quitte pas d'abord... Eh bien! j'attends... (Chancelant et portant la main à son front.) Ah!... qu'ai-je donc... mon Dieu...

Il chancelle!

Il pâlit. (Montrant au bourgeois l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.)

Félonie... de l'air... de l'air... je n'y vois plus... j'ai quelque chose devant les yeux... du noir... est-ce que je vais mourir... non... non... je ne suis pas... je veux les revoir... à la fois, vite... à moi... ma femme... mes enfants... ou soit-il... que je les embrasse... (Regardant Villebaud.) Ah!... mes enfants, mes pauvres petits enfants! (Il tombe sur le coup.)

Quelqu'un... du secours... vite... Villebaud... un médecin...

C'est inutile, Monsieur... est homme est mort...

Mort!

Congestion cérébrale! Apoplexie foudroyante... grande douleur... grande douleur!

C'est impossible!

Son cœur de bal plus...

Mort!

Cela va vous éviter, Monsieur, la peine d'ouvrir votre portefeuille.

VILLEBAUD.

Mort!
PLANTEROS, apercevant le reçu que Bernier a jeté tomber, et à part.
Ah! le reçu!... Ryle générale... il ne faut jamais rien laisser traîner! (Il suit le reçu dans sa poche, Villebaud penché vers lui sans que le portefeuille qu'il tient à la main ait regard de convoitise.)

ACTE DEUXIÈME.

Le moment de Saint-Etienne-du-Mont.

À Paris, l'église de Saint-Etienne-du-Mont, rue à gauche, façade en ruine; au premier plan, à gauche, boutique de marchand de de vin; au second plan, à droite, un débit de tabac, et au premier une boutique de fruitier. Au fond le place de l'église, maisons, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLANTEROS, BIGOT, CLAUDETTE, REINE, LA FRUITIÈRE.

(Des hommes et des femmes en tous d'hiver, vont, viennent. — Plus tard, vêtus et modestes, en tous au bas des marches et tout le monde personnel qui entrent dans l'église. — Claudette, offre des bouquets aux passants. — Reine, au premier au bras est arrêtée devant l'entrée de la fruitière. — Bigot, sur son échelle, point la boutique de marchand de vin.)

CLAUDETTE.

Fleurissez-vous, Mesdames, fleurissez-vous... les dernières fleurs de la saison.

BIGOT.

Y en aura toujours, Claudette, quand ça ne serait que sur vos joues.

CLAUDETTE.

Peinturlures donc, barbouillures... mes joues sont à moi... et ne doivent rien au parfumeur.

BIGOT.

Possible... mais au piteux de la nature comme les pêches et les framboises! (Claudette remonte au fond offrir ses bouquets aux passants.)

REINE, à la fruitière.

Vingt-cinq sous les deux... pas un liard, avec.

LA FRUITIÈRE.

Des pigeons comme ça?... mais voyez donc, c'est marchandise... Allons, vingt-buit sous... pour vous.

REINE.

Vingt-cinq?...

BIGOT.

Oh!... v'la le contre-alto de maman!

LA FRUITIÈRE, à Reine.

Voyons! prenez-les, marchante.

REINE, pressant les pigeons.

Ils sont tout maigrôts, encore!

LA FRUITIÈRE.

Faut-il pas qu'on vous les truffe, pour vingt-cinq sous?...

BIGOT.

Eh! la mère... vous me payez donc de la crapaudine, à ce soir?...

REINE.

C'est pas pour toi bec, gourme!

BIGOT.

Ah! pour vos bourgeois... madame Bernier... à nous le bœuf... à eux le volaille, et vous vous laissez à marchander!... Ah! bien, je ne défends que un poche, rien!

REINE.

Tais-toi, gars... quand on mange le pain des autres... faut le leur reconnaître...

BIGOT.

Vieux système... c'est pas les principes des domestiques d'à présent!... après ça... c'est des hommes goss tout d'même qu'on bourgeois... le bon Bernier surtout... v'la une creme de femme... pas méprisante...

REINE.

J'ai bien... la chère dame... et un cœur... seule... avec ses deux enfants... monsieur André... mon amie Antonette... me vivant que pour eux... se voyant qu'eux...

BIGOT.

Cadme vous... moi...

REINE.

Si tu le méritais encore!

BIGOT.

Dame! tout le monde peut pas être joli garçon, comme m'en en André... on a le physique, qu'on peut... quoi?

REINE.

Mais, on peut aimer... respecter... cajoler sa mère... comme lui... comme mon amie Antonette... sa bonne et digne sœur...

la petite peine de l'un... devient le grand chagrin de l'autre...
voilà une mère... voilà des enfants...

SIGOT.

J' suis donc un rien qui vaill... allez toujours... aplatissez-
vous... mais, j' vous aime bien... en vain, mais, j' vous l' ai
pas... chacun son genre... à preuve... que si pour vous, il fal-
loit, tant seulement... casser les reins... à quelqu'un... qu'on
ne le serra.

REINE.

Eh bien !... avise-toi de cela !

CLAUDETTE.

Bonjour, mère Bigot.

REINE.

Bonjour, ma fille.

CLAUDETTE, soupire.

Votre fille... pas encore !

SIGOT.

On ne se marie pas, pendant le carême... c'est mal porté !

CLAUDETTE.

V'la dix-huit mois, qu' vous dites ça !... mais, foi d'honnête
fille... si, après Pâques de c'ite année... 1855... vous m'entendez
bien... si j' suis encore, e' que j' suis... si vous m' laissez tou-
jours...

SIGOT.

N' nous flâchez pas... nous en causerons à la Pentecôte...

REINE.

Sois tranquille, Claudette, je le ferai bien à s'exécuter...
moi... (A Sigot, en s'éloignant par la porte.) Va-t'en te retirer
pas trop tard !

CLAUDETTE.

Ah !... sans votre brave femme de mère... allez !

Oh ! les femmes... le mariage... toujours... leur grand dada.
Si tu voulais me laisser seulement le temps d'aimer dix mille
livres de rente...

CLAUDETTE.

Vautrez ! tant jamais regarder au-dessus de soi... m'sieu
Bigot... c'est pas j' moyen d'être heureux !

SCÈNE II.

PLANTEROSE, BIGOT, CLAUDETTE, MADAME BERNIER,
ANDRÉ, ANTOINETTE.

(André entre, donnant la main à madame Bernier qui donne la main à An-
toinette, portant ainsi que sa mère un livre de messe.)

ANDRÉ, s'adressant.

Ah !... maintenant ma mère que vous voici, toutes deux à
Saint-Etienne-du-Mont... je puis m'en aller.

CLAUDETTE.

Flurissez-vous, Mesdames, fleurissez-vous...

ANDRÉ, à Antoinette.

Veux-tu, Antoinette ?

MADAME BERNIER.

Plus tard, mon ami, en sortant de l'église...

ANDRÉ.

Bah ! ce n'est pas cela qui me ruinera... (Prenant un bouquet et
le donnant à Antoinette.) Tiens, Antoinette... et vous... (Au sacre...)

MADAME BERNIER.

Merci, toi dieu...

ANDRÉ, lui donnant ce bouquet.

Mais prenez donc... c'est sur les économies... de mes appointe-
ments... de surmarché... (A Claudette.) Combien les deux
bouquets ?

CLAUDETTE.

Ce que vous voudrez...

ANDRÉ, lui donnant de l'argent.

Tiens...

CLAUDETTE.

Deux francs... c'est trop... j' vas vous rendre.

ANDRÉ.

Tu me redevras des fleurs.

MADAME BERNIER.

Etsourd... gaspilleur... comme tu jettes l'argent par les fe-
nêtres...

ANTOINETTE.

C'est très crès, Monsieur...

ANDRÉ, souriant.

Garde-moi encore plus fort... et toi aussi, mère... j'aime
bien en vous... jusqu'à vos reproches.

MADAME BERNIER.

André... tu es un bon fils...

ANTOINETTE.

André... tu es un bon frère.

MADAME BERNIER.

Ah ! tu as bien le cœur de Pierre Bernier... mon pauvre
mort... comme tu en as le regard et le visage... Souvent, quand
j'entends ta voix... je tremble... quand je le fixe... je tremble...
je crois le voir... et ce sont les larmes de fils qui sechent de
mes yeux les larmes qui tombent pour le père.

ANDRÉ.

Allons, mère, allons, plus de tristes souvenirs...

MADAME BERNIER.

Le jour où je ne me souviendrai plus... c'est que je serai
morte.

ANDRÉ.

Est-ce que vous mourrez jamais !

MADAME BERNIER.

Chers enfants... ma joie... ma vie... mon orgueil... ah ! que
de pain je vous faire un bonheur avec le mien.

ANDRÉ.

Mais nous sommes très-heureux, mère, qu'est-ce qui nous
manque ?

ANTOINETTE.

C'est vrai... rien !

MADAME BERNIER, levant les yeux au ciel.

Rien !... (A part.) Oh ! mon Dieu qu'ils pensent toujours ainsi.
N'ont-ils pas travaillé sur son déshéu chignon ?

ANDRÉ, s'adressant.

Tiens, qu'est-ce que je vois donc là-haut... perché...

SIGOT.

C'est moi, m'sieu André... serviteur, m'me Bernier, bonjour,
maman, Antoinette... j'me livre, aux beaux-arts... j'ai fait d'la
grande peinture... de marchand de vin... Ah ! dame ! m'sieu
André... tout le monde n'a pas les moyens... d'aller dans les
collèges !...

ANTOINETTE.

Bigot, quand vous aurez un moment, venez donc à la mai-
son... pour nous raccorder ce papier de la loi à manger.

SIGOT.

Maman me l'a déjà dit, Mam'selle... j'tâcherai de passer de-
main.

ANDRÉ.

A ce soir, ma mère...

MADAME BERNIER.

Ménage-toi bien, mon ami... tous ces grands déjeuners-là...
ça ne te vaut rien...

ANDRÉ.

Je ne pouvais pas refuser l'invitation de mon chef de bu-
reau.

MADAME BERNIER.

Profite donc de cette circonstance, pour le presser, pour la
nomination... car, vraiment, après deux années de surmarché-
rariat !...

ANDRÉ.

Eh ! mon Dieu, à y en a qui font trois et quatre ans... Mais ne
craignez rien, si je trouve l'occasion... Au revoir, Antoinette...
(A sa mère.) D'ici là-bas, je peux fumer un londrès... (Il s'en va
le marchand de tabac.)

PLANTEROSE.

La charité s'il vous plaît !

ANTOINETTE.

Ah ! ce pauvre homme !... j'allais l'oublier... Tenez... voici
ma petite aumône...

PLANTEROSE.

Merci... Mam'selle... merci... la première qui a donné à ma
pauvrette... c'est vous !... c'était un dimanche... je me sou-
viens !... bien des autres dimanches sont venus, depuis ce temps-là...
et toujours votre charité avec...

ANTOINETTE.

Et ça vous a porté bonheur, tant mieux... je pense à vous
toute la semaine... vous êtes si ma chère d'équarçes !...

PLANTEROSE, un peu ému.

Vous êtes homme... vous êtes belle !... heureux père, heureux
mère que les vôtres !...

MADAME BERNIER, à part.

Heureuse !

ANTOINETTE, tristement.

Mon père, est mort !...

PLANTEROSE.

Pardon, Mam'selle... (A Madame Bernier.) Excusez, Madame !

ANTOINETTE.

A dimanche ! et priez pour nous !

PLANTEROSE, à lui-même.

Prier pour elle, non... mauvaises prières que les miennes...
elles doivent porter malheur !... (Il se va recueillir près de l'église.)

CLAUDETTE, à Sigot.

Qui qu'est donc, qu' ces dames-là que vous connaissez ?

BIGOT.
Les bourgeois à qui que maman fait le ménage...
CLAUDETTE.
Vous regardez joliment, la petite... tout de même !
BIGOT.
Eh! non... c'est sa robe... plus que ça de taffetas!... Si je
pourais t'en acheter une comme ça!..
CLAUDETTE.
Eh! la même fait pas tant d'embarras, mais elle est peut-être
plus chétive! (Court au devant des passants, puis disparaît.) Pleu-
reriez-vous, Mesdames... Brûleriez-vous... un bouquet... là...

SCÈNE III.

BIGOT, ROQUEFEUIL, ANDRÉ.

BIGOT.
Car, enfin... pourquoi qu'j'ai pas un pen baron... ou mar-
quis... ou seulement fabricant de corsets, (il remonte à son chapeau,
il aperçoit Roquefeuil qui entre.) Je vous dirais bien ce que j'en-
ferme, par exemple, avec la vitre à l'œil! (Il descend son plateau.) Ah! nom
d'un bonhomme!..
ROQUEFEUIL.
Bien... de la peinture, sur mon habit... que le diable... vous
ne pouvez donc pas crier gare!

BIGOT.
Je suis enroué.
ANDRÉ, sortant du bureau de tabac et fumeant avec difficulté.
A force de choquer... j'ai pris le plus mauvais...
ROQUEFEUIL.
André... André Bernier!

ANDRÉ.
Roquefeuil... toi... à Paris?... (ils se posent la main et se pen-
sent.)
ROQUEFEUIL.
Depuis vingt-quatre heures!

BIGOT, qui descend de son chapeau à tort.
C'est un ami à moi... André... Ah! tout pis... il est à
l'hôtel!..
ANDRÉ.
Ce cher Fabien!

BIGOT, incertain.
Ça n'embrouille pas les ardois... j'ai garni le léditement, (il entre
dans le marchand de vins.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, ROQUEFEUIL.

ANDRÉ.
Est-ce que tu venais à la maison?...
ROQUEFEUIL.
Pas en droite ligne... quelques petites affaires à régler dans
ce quartier...
ANDRÉ.
L'embarras des richesses!... Ce que c'est que d'hériter!

ROQUEFEUIL.
Eh! mon Dieu ce n'est pas... souvent... ce que l'on croit?...
ANDRÉ.
Où! voilà la phrase de tous les héritiers... le bonheir contre
l'emprunt, la sauvegarde du trésor. Je ne dis pas cela pour toi,
mais pose-toi, je te trouve déjà un petit air... protecteur...
ROQUEFEUIL.
Et sans toujours le même... et pour le le prouver... je m'in-
ter, sans façon... comme par le passé... à dîner aujourd'hui
chez la mère!..
ANDRÉ.
Ma foi... tu t'emballes mal, mon pauvre Fabien... chez nous la
marmite est restée vide!

ROQUEFEUIL.
Ah!
ANDRÉ.
Je suis aujourd'hui d'un grand de-guer dinatoire, mon chef
de bureau vient d'être dévoué, et il nous fait arroser son ruban
rouge.

ROQUEFEUIL.
Et toi... es-tu monté en grabat?
ANDRÉ.
Tout... le même... surmonter... Il est tellement que je
n'attends pas après... dit... me maintenant, je suis le plus an-
cien... Mais, j'y pense... dis-moi je suis libre... On dit que
notre division... veut-tu venir dîner avec nous?

ROQUEFEUIL.
Eh!... ce n'est pas de refus!
ANDRÉ.
Ma mère sera enchantée de te revoir... toi mon plus ancien
causé de collège.

ROQUEFEUIL, remontant.
A Henri IV... que voici là, en face de l'église Saint-Etienne-
du-Mont... Quand je passe devant les murs... assis de mon
cudon... cela me fait l'effet d'un vieux livre que je r'ouvre!

ANDRÉ.
C'est là que nous nous sommes connus... c'est là que nous
nous sommes choqués!... Monde en petit... où le fort oppresse
déjà le faible... où le riche tenait au pauvre... qu'il devine...
c'est comme dans la vie... il faut pour du poing!

ROQUEFEUIL.
Et à nous deux... nous allons bien... ça me fait plaisir de
regarder la porte.

ANDRÉ.
Parce que nous ne la franchirons plus...
ROQUEFEUIL.
C'est bien possible!... il me semble que je vois encore là,
modeste Bernier nous regardant le dimanche soir... Elle va
bien, la mère?

ANDRÉ.
Parfaitement... elle est là... à Saint-Etienne-du-Mont,
ROQUEFEUIL.
Avec Antoinette... pardon... je dis Antoinette tout court, moi...
mais nous nous sommes vus si jeunes... jadis, chaque diman-
che... Sans parents à Paris... que m'enlevait des murs de
Henri IV... et me remplaçant la famille absente, la mère qui dé-
venait la mère... la sœur qui m'appelait son frère... temps
passé!... comme heureux!

ANDRÉ.
Tu le regrettes... pas moi.
ROQUEFEUIL.
Tant mieux... reste longtemps ainsi... le premier regret, vois-
tu... c'est comme le premier chagrin... il annonce les autres.

ANDRÉ.
Mais tu es devenu d'une philosophie... nébuleuse... depuis
six mois, que tu sois à quilles!... Quel de Bretagne... rochers
de Porcé, qu'avez-vous fait de sa gaité!

ROQUEFEUIL.
Mon cher... la gaieté est une maladie!... mais c'est la seule qui
ne soit pas incurable... avec de la patience... on est toujours
sûr de guérir!..
ANDRÉ.
Allons, allons... ton père est mort... c'est une perte cruelle...
je comprends ça... quoiqu'il ne se soit jamais beaucoup inquiété
de ta personne!... Mais enfin, il faut être raisonnable... te voici
à la tête de sa fortune... tu es à présent mon-oncle le comte Fabien
de Roquefeuil... que diable... est-ce une compensation?..
ROQUEFEUIL.
Sans doute... sans doute... (Il sort son habit avec son épi, et
regarde à la main.) C'est que c'est de la peinture à l'huile!..
ANDRÉ.
Oh! as-tu donc attrapé ça!..
ROQUEFEUIL.
Eh! là... en passant... un animal, quel scélérat... c'est fait
pour moi, ça!..
ANDRÉ.
Tu n'avais donc pas de paletot.
ROQUEFEUIL.
Je n'ai pas les paletots, c'est gênant... ça entrave les mou-
vements... et puis vraiment, je ne trouve pas qu'il fasse froid.

ANDRÉ.
Je ne suis pas complètement de ton avis!..
ROQUEFEUIL.
Vous êtes toujours gélés, vous autres Parisiens!... Ah! le
maudit barbonilleux.

ANDRÉ.
Allons... un peu d'indulgence, pour les pauvres gens.
ROQUEFEUIL.
Les pauvres gens... qu'appelles-tu pauvres gens... et suis-je
seul ment on ne se trouvent... à Paris, avant qu'ils soient plus
rarement sous la guenille, que sous l'habit noir! Les pauvres
gens, c'est le pauvre employé chargé de famille, qui arrive à
l'apôtre de ses enfants, de quoi acheter un paletot de hasard,
ou de quoi donner des étreintes à son concubine! C'est le
peintre dans son grenier qui demande au Mont-de-Piété ses
couleurs et ses pinceaux! Le poète, qui prend le vent d'Italie,
et qui sort de l'hôpital! Le gentilhomme dont le blason date des
croisades, et qui se battonne pour carter son litige! L'avocat
sans cause et sans patrimoine! Le médecin sans malades, et sans
une famille qui le soutienne! L'acteur sans engagement, l'en-
tenteur sans pièces jouées, le journaliste sans journal! Il faut
que tout ce monde-là s'habille, se loge, se nourisse et s'aide
le pauvre; et si l'un d'eux quelque chose et de ne pas mourir
après la fortune pour qu'elle vienne à tort. Mieux vaut
douloureusement qu'on frôle, qu'on croise, qu'on heurte,

sans s'en douter !... et souvent, quand il passe du monde, et que, méco-d, avorté, employé, poète... tous, vîns à la surface, sont au grand soleil de la rue, ils arrachent... comme perspective... une dernière pièce de cuivre de leur gousset vide... et le jettent non balancément, dans le sillon de quelque mediant dont la paillassse est souvent garnie d'or ! enchant leur usure avec une amorce ! fumant un cigare pour tromper leur appétit ; riant tout haut, grignotant des dents tout bas. Voilà les pauvres en habit noir, les vrais pauvres, voilà les pauvres de Paris.

ANNEE, récit.

Comme tu prends feu... on jurerait à l'entendre que tu as passé par là !

ROQUEFEUIL.

Moi, par exemple !... je suis un peu observateur... voilà tout !

ANNEE.

Vraiment, je suis désolé que ma mère et ma sœur n'aient pas entendu la fulgurante tirade... cela leur aurait diverties... Mais, à propos, entre donc à l'église... tu les verras tous de suite.

ROQUEFEUIL.

Je ne dis pas non... (Prenez la sonnette.) Je suis sûr qu'il y a du vitrail là-dedans... ça mange le drap !

Tu n'as besoin de personne pour te présenter... d'autant plus que je suis en retard... Je vais arriver après les autres. Ah ça ! n'oublie pas demain... je compte sur toi... nous déjeunons... nous causerons... et nous rirons... comme autrefois ! (Il serre la main de Roquefeuil, et sort par le fond.)

SCÈNE V.

ROQUEFEUIL.

Déjeuner, demain... c'est l'avenir... dîner aujourd'hui... voilà le présent... et là m'échappe ! L'assomine la meilleure... c'est un gousset vide !... esclame... tyran... bourgeois... maître du monde !... Concilier du crime !... tentateur de la vertu !... tu me tiens... tu m'opprimes !... La Vierge, dit-on, est tout... cela n'est pas... c'est toi !... Que de méchantes actions, d'amours stériles... de chefs-d'œuvre viciés... toute d'un bifteck !... O mes amours !... possesseur des Roquefeuil !... je jure pour vous !... Me le compte, mon père... vous avez été trop vite... il fallait me laisser quelque chose à ronger... j'ai des drams !... Surtout... expropriations... nargue pitance !... je vous escomptes... et vous m'hypothéquez !... bien joué. Il n'y a pas à dire, je suis complètement pointé... et je suis horriblement traqué par des lettres de change en souffrance comme moi !... Allons, il faut que j'aille chez l'huissier, pour tâcher de l'induire... Triple fou qui expert apprivoiser un pareil Lipote !... l'huissier, ce pauvre féroce... moitié corbeau, moitié vautour oublié par Buffon... et classé au nombre des carnivores par un naturaliste, de Clichy !... Il ne me reste rien... pas même l'espoir... Si fait du courage et du cœur, la dernière minime de la noblesse !... Alors, comme sans pitié... je m'efforcerai de me faire... redresser !... voilà du monde qui pense !... (Des hommes et femmes arrivent et sortent dans l'église. Roquefeuil se campe sur la hanche, un sac-dont à la bouche.) J'ai des reflets de Velour !... (Se frotte.) O hussard !... dix francs... ongles dans le vieux gilet de la propriété... (Argent.) Non, dix sous !... VOIX DE BIGOT, cher le marchand de vin.

ROQUEFEUIL.

En canon... deus sous de pain... et que part de bris !...

ROQUEFEUIL.

En voici un qui d'effraye avec moins que cela !... Tandis que moi... esclave de l'habit... respecte ton maître... rien pour toi... tout pour lui... tu mangeras demain... fais-le dégraisser aujourd'hui !... (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

BIGOT, puis REINE.

BIGOT, rêvant de chez le marchand de vin.

Encore un Balzazar... sur la conscience... c'est laid, mais ça ne porte pas à la tête !...

REINE, en se levant.

Ah !... l'la mon mari... le monsieur... (A Bigot.) Est-ce que ton ouvrage est fini, Bibot ?...

BIGOT.

Oui m'm'm.

REINE.

Viens-tu, avec moi, à la maison, t'aggraver un peu ?...

BIGOT, avec la reine.

Changer de blouse, n'est-ce pas ?...

REINE.

Tu mettras bien ta redingote... si le cœur t'en dit.

BIGOT.

Ma redingote des dimanches !... tandis qu'il y en a, qu'en portent tous les jours... d'usage même... l'une sur l'autre... Ah ! m'm'm... vous avez fait le meilleur de ma vie.

REINE.

Moi... mon garçon !...

BIGOT.

Si j'avais reçu de l'instruction... je serais peut-être clerc d'huissier !...

REINE.

Ah ! dame !... j'ai fait ce que j'ai pu... j'ai débité avec mon travail... j'ai mis un coté dans les mains... et j'y croyais pas qu'un jour... tu me le reprocherais !...

BIGOT.

Voulez-vous bien vous taire... (En sortant de son sac.) ou j'y vas me fâcher... vous m'avez mal compris.

REINE.

Si... si... tu voudrais t'être un Monsieur... le poulx dans l'Elbeuf... Eh ! bien ! moi !... si j'ai l'air est quelque part !... c'est peut-être, moins souvent, avec l'habit que avec le linge !... ah ! que tu tiens bien d'un père... toi... qui as tant fait les fustiches... il est vrai qu'il était tambour-major !...

BIGOT.

Vous m'en voulez pas, m'm'm ?...

REINE.

Eh ! non, garnement !... (En sortant par le fond.) Allons... viens vite !...

BIGOT.

Voilà j'y prends mes outils !...

SCÈNE VII.

BIGOT, PLANTEROSE.

BIGOT, en ramenant des outils devant la boutique du marchand de vin. (A lui-même.) Eh bien ! oui, là ! j'ai des rêves de dessous du pied !... pour moi... s'il m'en dit !... N'importe pas à ça... c'est nouveau... parce qu'elle m'a peut pas me le donner !... PLANTEROSE, qui a déposé la tête de la scène précédente, et s'est avancé vers Bigot.

Mon garçon... à quel vous servirait d'être, c' que vous n'êtes pas !...

BIGOT.

Tiens !... à faire coraiger ceux qui sont, c' que j'ai fait !...

PLANTEROSE.

Voilà le coraige ! encore un qui songe aux autres avant de songer à lui !...

BIGOT, le regardant de la tête aux pieds.

Si vous n'avez jamais songé qu'à vous... dites donc... ça ne vous a guère profité !...

PLANTEROSE.

Qu'en sais-tu ?... parce que je n'ai pas l'air d'un millionnaire !... j'ai vécu... grandement... largement... j'avais bien, qu'ça n'a duré pas... c'est-à-dire que la vie est éternelle !... vintime ma dernière heure... honneur !... j'en ai tant !... qu'une heure venue m'arrive... à rha !... je recommence... que le sort m'accorde une vieillesse... que je ne desire pas... j'ai des rentes... grand-livre, du carreau... Châtiez-poué !... (Classé dans le fond.)

BIGOT.

Eh bien !... voilà de la franchise... elle craite la mienne... quand je vous décaierai, à vous... Primit... comme le baromètre monte !...

PLANTEROSE, lançant les données.

Est-ce que c'est à vous autres qu'on demande !...

SCÈNE VIII.

PLANTEROSE, BIGOT, JOUBERT, CLAUDETTE.

PLANTEROSE, à Joubert qui arrive.

La charité s'il vous plaît !...

JOURBERT, s'arrêtant et le regardant de haut.

Je ne donne pas à la paresse... travaille si tu veux vivre.

PLANTEROSE, à part.

Des leçons à papa, combien le cash !...

CLAUDETTE, à part.

Mazette... v' là un Monsieur qui n'est pas tendre !...

BIGOT, à Planterose.

Il ne vous paie pas... celui-là, faut j'y citer devant le juge du poir !...

PLANTEROSE, à lui-même.

J'ai tombé sur un philanthrope !... (Signe à Claudette sortant par le fond.)

SCÈNE IX.

JOUBERT, PLANTEROSE, VILLEBRUN.

VILLEBRUN, en entrant.
L'office doit être terminé... (Voyant Joubert qu'il croise.) Eh! monsieur Joubert!... l'adjoit de notre arrondissement!...

JOUBERT.
Mille amitiés, cher Monsieur... je passerai, modèle des pères!... que vous aller à Saint-Etienne-du-Mont, chercher Mademoiselle?

VILLEBRUN.
Précisément... c'est toujours demain, n'est-ce pas... que vous faites, avec Alida, cette quête à domicile... pour les pauvres?

PLANTEROSE, se retournant et à part.
Voilà une voix que je connais.

JOUBERT.
Certainement... je viendrai prendre mademoiselle Alida.

VILLEBRUN.
Grand merci. (Joubert sort.)

SCÈNE X.

PLANTEROSE, VILLEBRUN, MADAME BERNIER, ANTOINETTE.

MADAME BERNIER, à Antoinette, en sortant de l'église.
Viens vite... sois-tu avant la foule... (Se voyant Villebrun et à part.) Ah! monsieur Villebrun!... notre propriétaire. (Elle laisse tomber son livre de messe.)

VILLEBRUN, se trouvant au bras de madame Bernier.
Ah! c'est vous, Madame?

MADAME BERNIER, avec une sorte d'effroi.
Oui, Monsieur, oui.

VILLEBRUN.
Madame... demain, c'est la fin du mois, et...

MADAME BERNIER, vivement et bas.
C'est bien, Monsieur, je serai prête...

VILLEBRUN, saluant et entrant dans l'église.
Fy compte!...

PLANTEROSE, se trouvant devant Villebrun et à part.
Ah! Villebrun!

ANTOINETTE, à madame Bernier.
Mère... n'est-ce pas le propriétaire de la maison que nous habitons?

MADAME BERNIER.
Oui.

ANTOINETTE.
Et, que te disait-il?

MADAME BERNIER.
Mais... rien...

ANTOINETTE.
Comme tu es troublée... on dirait qu'il y a des larmes dans tes yeux.

MADAME BERNIER.
Quelle idée!... des larmes... ah! par exemple... tu es folle, ma chère Antoinette... Mais viens donc! (Elle sort.)

SCÈNE XI.

ROQUEFEUIL, PLANTEROSE, puis VILLEBRUN et ALIDA.

PLANTEROSE, à part.
Villebrun!... (Approchant le livre de messe.) Tiens! un livre de messe, et pas d'adresse... du greffier... (Il le met dans sa poche.)

ROQUEFEUIL, à part, se retournant vers Antoinette.
Que de pauvres diables, dans leur colère... ont dû, bien avant tout... dire sur les buissons, de bonnes et savantes choses!... je ne leur reconnaîtrai donc rien de plus, ni... de moins!

ALIDA, accompagnée de Villebrun et sortant de l'église suivie d'un domestique en grande livrée.
Vous avez beau dire... c'est d'une impertinence... savoir que j'assisterai à l'office... et ne pas s'y trouver!

PLANTEROSE, à part, en voyant Villebrun.
Villebrun! que j'ai tant cherché!

VILLEBRUN.
Dans cette foule, M. le baron de Gournay n'aura peut-être pas te découvrir.

ALIDA.
Non Dieu... ne cherchez pas à me tromper... il n'y était pas... si c'est aussi qu'il se montre affectueux...

VILLEBRUN.
Mon enfant...

ROQUEFEUIL, saluant.

Mademoiselle Villebrun.

ALIDA, voyant Roquefeuil.

Monsieur de Roquefeuil!... le plus intrépide d'entre nous des salons!...

PLANTEROSE, montrant Alida à Villebrun.

Ce doit être sa fille!... elle prometait jadis... elle a dû tenir!...

VILLEBRUN, à Roquefeuil.
Mais vous avez donc renoncé au monde?...

ROQUEFEUIL.
J'ai perdu mon père... M. le comte de Roquefeuil...

Comte de Roquefeuil!

VILLEBRUN, à part.
Voyons donc... pourtant... on peut se tromper! (Haut et s'élevant.) La charité, s'il vous plaît!

ROQUEFEUIL, à part.
Il prend bien son temps... je n'ai pas un centime!

VILLEBRUN.
An large, vagabond...

ALIDA, se levant.
La voiture?... (Le laquais se détache pour faire avancer la voiture.)

PLANTEROSE, se mettant au bras de Villebrun, et bas.
La charité, monsieur Villebrun?...

VILLEBRUN, à part et stupéfait.
Planterose!

PLANTEROSE, s'effaçant devant lui et lui tendant son chapeau.
La charité, mon bon Monsieur, s'il vous plaît. (Vite après avoir regardé Planterose, lui jette une poignée de cinq francs. Alida et Roquefeuil se retournent. Alida fait signe à son père. Villebrun s'éloigne sans jeter un coup d'œil à Planterose qui ne le quitte pas des yeux.)

ACTE TROISIÈME.

Les pauvres en habit noir.

Un intérieur : mobilier moderne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, ANTOINETTE, BIGOT.

BIGOT, c'est-à-dire de papier au mur et écheveau.
O bel ange, ma Lucie!... (S'agitant et trébuchant.) Mon barbon est égaré!

ANDRÉ, se levant.
Comment Bigot... tu n'as pas encore fini?

BIGOT.
Vlà qu'en s'avance m'écrit André... (Rougeotant.) O bel ange, ma Lucie!... (Il tremble.) Mon diamant vient du strass.

ANDRÉ, qui a regardé Antoinette serrer et travailler.
Sais-tu que tu brodes très-bien... toi!

ANTOINETTE, montrant.
Je le sais bien... tu t'en apprécies aujourd'hui! Oh! les frères!

ANDRÉ.
Tiens... qu'est-ce qui a donc acheté un journal ici?

BIGOT.
C'est à moi... c'est le journal de mon patron... J'ai pu quand il fa bu... s'il comme je m'abonne... ça ne rime pas!

ANDRÉ.
Mercredi dernier, une magnifique représentation a eu lieu au Grand-Opéra.

BIGOT.
Ah! oui... j'y ai été...

ANDRÉ, bas.
Diantre! (Haut.) Hier à l'Opéra-Corniche...

BIGOT.
Fy était...

ANTOINETTE.
Aussi!

ANDRÉ, bas.
Demain... à la Comédie-Française pour la rentrée si impatiemment attendue de mademoiselle...

BIGOT, vivement.
J'y serai.

ANDRÉ.
Ah ça! tu vois donc tout?

BIGOT.
Ah ça! vous ne voyez donc rien?

ANDRÉ.
Ma foi, mon cher garçon, je t'avouerais franchement que notre position honorable, sans doute, mais modeste, ne nous permet

pas des plaisirs aussi coûteux... et j'ignore vraiment comment
il peut y suffire...

MICOT.

Mon Dieu! je vais en pouiller... ce n'est pas plus mal com-
posé qu'aillours... allez.

ANDRÉ.

J'ai le cœur bien... Mais, avec ma mère et ma sœur...

MICOT.

Ah! fust y être fait!... Des fois encore, j'arbore une contre-
marque... et les jours de première... j'me glisse au parterre...
en amateur des arts!... quand c'est bon, j'applaudis.

ANDRÉ.

Oui, mais quand c'est mauvais?

MICOT.

Quand c'est mauvais, j'applaudis tout de même... faut jamais
décourager personne...

ANDRÉ.

Mais, tu es un gaillard fort heureux, toi...

MICOT.

Laissez-moi donc tranquille... j'aimerais bien mieux être à
votre place... si vous ne vous amusez pas, c'est que vous ne le
voulez pas... est-ce que je vous crois?

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME BERNIER, puis REINE.

ANTOINETTE.

Ah! voici ma mère.

ANDRÉ, à madame Bernier qui entre à droite.

Qu'est-ce que tu fais?

MADAME BERNIER.

Moi, rien...

ANDRÉ, vivement.

Est-ce que tu souffres?

MADAME BERNIER.

Nullement, mon ami, Reine n'est pas rentrée?

REINE, entrant de haut.

Je rentre, Madame.

ANDRÉ, allant à Reine.

Mais dépêche-toi donc, l'amitié.

MADAME BERNIER, bas à Reine.

Eh bien?

REINE, lui glissant une lettre.

Voi

MADAME BERNIER, lisant la lettre.

Un refus!... des gens que j'ai cent fois obligés!...

REINE, bas à madame Bernier.

Et puis on vient de déposer, pour vous, en l'air, dans la cage...
(Le lui remet.)... ce papier timbré.

MADAME BERNIER, le prenant vivement.

Tais-toi...

ANTOINETTE, lui désignant le papier.

Qu'est-ce que c'est donc que cela? maman.

MADAME BERNIER, indifféremment.

Rien, un papier insignifiant... un prospectus...

ANTOINETTE.

Ah!... avez-vous le temps de compter, Reine... il y a au moins
trois jours que je n'ai inscrit votre dépense...

REINE.

Quand vous vendrez, Mam'zelle... mais, j'ai de l'argent à
vous remettre...

MADAME BERNIER, étonnée.

Ah!

REINE.

Oh! pas grand'chose...

ANTOINETTE.

Il est vrai que je ne m'y connais pas... mais enfin j'entends
tout le monde se plaindre... de ce que la nourriture devient
chers et, chaque jour, il me semble que nos dépenses di-
minuent...

MADAME BERNIER, pensée.

C'est vrai.

REINE.

Ah! dame!... il faut savoir acheter...

MICOT.

Et marchandiser surtout... c'est pas pour vous vanter, maman,
mais hier elle a manqué de s'empoigner aux cris avec la fruitière.

ANDRÉ, qui parcourt le journal en riant.

Vraiment!

REINE.

Y êtes-vous, Mam'zelle?

MADAME BERNIER.

Nom... c'est moi qui comptais avec vous, Reine...

ANTOINETTE.

Bon... je n'ai plus de coton à broder... (Elle sortait à gauche.)
pourvu qu'il en reste encore dans ma boîte à ouvrage.

MICOT.

Ah! voilà le papier à peu près raccroché (montrant un tablier à
tarte, au mur.) Faudra-t-il raccrocher le portrait de votre papa,
M'msieur André?

ANDRÉ.

Oui, mais avant tu ne feras pas mal de lui donner un coup
de plumet.

MICOT.

Nie craindre rien... la propriété c'est mon défaut...

Tenez, Madame, voilà la note.

ANDRÉ, en sortant, emportant le journal de Reine.

Ah! demande moi ton journal avant de t'en aller... je vais
en faire une cigarette, moi.

MADAME BERNIER, qui regarde la note.

Deux pigons, quinze sous!... en vérité... c'est pour rien...

REINE.

Oh! ils étaient gros comme des matras!

MICOT, qui sortait avec le tablier, s'arrêtant.

Quinze sous!... mais vous vous trompez, maman, c'est vingt-
cinq sous que vous les avez payés...

MADAME BERNIER.

Comment?

REINE.

Tu ne sais pas ce que tu dis...

MICOT.

Je l'ai bien entendu... j'étais à côté de vous, sur mon échelle...
(bas.) Ah! bien, si c'est comme ça que vous faites danser l'âme
du panier, vous ne placerez pas grand'chose à la caisse d'é-
pargne. (Il sort emportant le tablier.)

SCÈNE III.

MADAME BERNIER, REINE.

REINE, avec embarras.

Je me suis trompée, Madame... voilà tout... ça fait dix sous
que vous me redonnez...

MADAME BERNIER.

Depuis combien de temps vous trompez-vous ainsi?

REINE.

Mais, Madame...

MICHAËL BERNIER.

Ne suez plus... j'ai tout deviné.

REINE.

Ah! j'ai peut-être eu tort, Madame... mais... j'ai cru que
j'en avais le droit.

MADAME BERNIER.

Le droit?

ANDRÉ.

Autrefois... dans les temps... quand j'étais si malheureuse...
et mon garçon si malade... c'est-à-dire pas vous qu'il venait
à notre aide?... qu'étes cause que mon pauvre Bigot est encore de
ce monde?

MADAME BERNIER.

Mais il y a des années...

REINE.

Pour le cœur d'une mère, Madame, ça date de la veille...

MADAME BERNIER.

Ainsi... sur votre modique salaire?

REINE.

Mais, laissez donc, Madame... je ne suis pas à plaindre...
c'est-à-dire que je n'ai pas mes ménages... et Bigot a un bon état...

MADAME BERNIER.

Asses...

REINE.

Croyez-bien...

MADAME BERNIER.

Vous êtes une bonne et digne femme... Lorsque tout m'ac-
cable!... quand l'amitié des uns se glace... quand la mémoire
des autres se perd, que chacun me refuse... (Frottant le verre que
Reine lui a précédemment remis.) De m'apporter indéfiniment un ser-
vice qui m'empêcherait par une ressource à ses affaires, pas une
heure à ses plaisirs, vous dans l'ombre... sans avoir un instant
d'être moins humble... moins soumise, sans autre espoir pour
votre dévouement, que celui de me le cacher toujours, vous
reniez sur vos pauvres journées!... Je n'en rougis pas... regard
à-moi! Votre main, Reine... (La lui saisissant.) Votre main...
vous l'avez même... c'est le cœur qui élève!

BEUNE, les larmes aux yeux.
Ah! Madame! Et vous me gardez, n'est-ce pas?... Et; j'ai mes petits habitudes...

MADAME BERNIER, s'écroule après avoir tourné la tête du côté de la porte du fond.
Toi-tes-voilà... laissez-vous!..

SCÈNE IV.

MADAME BERNIER, REINE, ROQUEFEUIL, puis ANDRÉ, ANTOINETTE.

ROQUEFEUIL, entrant par la porte du fond.
Et! boujour douce, chère madame Bernier!
MADAME BERNIER.

Fabien!..

Monsieur de Roquefeuil!

ROQUEFEUIL, l'embrassant.

Lui-même... votre second fils...

MADAME BERNIER.

Vous voilà donc de retour?

ROQUEFEUIL.
André ne vous a donc pas dit que nous nous sommes rencontrés hier?

MADAME BERNIER.

Aucunement...

REINE, criant.

M'sieu André... mam'zelle Antoinette...

ROQUEFEUIL, à part.
Diable!.. Est-ce qu'on a déjà déjeuné... on jetant l'œil sur la cuisine... les fourneaux... m'ont paru... tristes!..

ANDRÉ, entrant.

Fabien!..

ANTOINETTE, de même.

Monsieur de Roquefeuil!

ROQUEFEUIL.

Moi-même... ma petite sœur...

ANDRÉ.

Tu sais, ma mère, il déjeune avec nous!..

MADAME BERNIER.

Ah!..

ROQUEFEUIL.
Sans façon... ce qu'il y aura... (à part.) Je disais aussi... à neuf heures et demie.

ANTOINETTE, à part, regardant Roquefeuil avec tendresse.

Je savais bien, moi, qu'il reviendrait.

ANDRÉ.

Allons, Reine... signalez-vous...

MADAME BERNIER.

André!..

REINE.

Soyez tranquille, m'sieu André... j'ai vos soins ça...

Reine?..

REINE.

Ne vous occupez donc de rien, Madame, je veux qu'elle déjeune bien, moi, ces enfants.

ROQUEFEUIL.

Et vite... mam'za Bigot, j'ai un appétit (à part.) de quinze heures.

REINE.

Au galop... gourmand... on vous connaît... (elle sort. André la suit en la poussant gaiement.)

MADAME BERNIER, à part, prenant son chapeau et mettant ses gants.
Oh! cette existence-là est impossible! encore une débauche, quoi qu'il m'en coûte, il le faut, je le ferai.

ANTOINETTE.

Où vas-tu donc, mère?..

ROQUEFEUIL.

Vous sortez?

MADAME BERNIER.

Oui, dans un instant, je reviens... (elle sort par la fond.)

SCÈNE V.

ROQUEFEUIL, ANTOINETTE, puis ANDRÉ.

ROQUEFEUIL, après un moment d'hésitation, s'approche d'Antoinette.

Chère Antoinette...

ANTOINETTE, embarrassée, lui montrant sa broderie.

Comment trouvez-vous cette fleur, Fabien? (André entre.)

ROQUEFEUIL.

Charmante.

ANDRÉ, regardant.

Antoinette, tiens-toi pour avertir!.. ne parle plus à Fabien

qu'avoir respecté, maintenant... la sais que c'est monnaie le compte de Roquefeuil... Ça me l'air, moi... de recevoir chez nous... à être table... un gentilhomme... au ca taliste...

ROQUEFEUIL.

Non mon ami, si tu veux mettre le comble à ton hospitalité, ne me parle jamais de mes propriétés... ni de mes capitaux... ça m'agace...

ANDRÉ.

Par exemple!.. voilà une originalité.

ROQUEFEUIL.

Est-ce que tu me crois assez stupide pour être vanité de moi-même... ou de pataugas?... Il faut laisser cela aux parvenus!

ANTOINETTE.

Bien pensé!..

ROQUEFEUIL.

Le premier capital, c'est celui du cœur... et de ne cède-là... je ne crains personne.

ANDRÉ.

Oh!.. oh!.. quelques bonnes petites rentes ne gâtent rien...

ROQUEFEUIL.

Certainement... mais ça peut influencer... égarer les idées; et te prie de penser que ce n'est pas cela qui m'acquiesse... je connais mon caractère!.. eh! mon Dieu! dans la vie... riches ou pauvres... il y a du bonheur pour tout le monde!..

ANDRÉ.

Ce sont les rentiers qui répandent ce bruit-là!.. crois bien, au moins, que je ne sois pas jaloux de ta position.

ROQUEFEUIL.

Toi aurais tort!..

ANDRÉ.

En fait d'argent, mon cher... je sais au moins assez indifférent que toi... je n'ai même jamais demandé à ma mère ce que nous avions... que m'importe plus ou moins de médiocrité... et cependant, il m'est quelquefois arrivé de désirer la richesse... pour toi, ma sœur...

ANTOINETTE.

Et moi pour toi, mon frère.

ANDRÉ.

Bast!.. nous avons le nécessaire... le travail me donnera le superflu... et quant à elle, ses bonnes qualités lui feront trouver un mari... n'est-ce pas, Roquefeuil?... tu n'as pas besoin de rougir pour ça, Antoinette.

ANTOINETTE.

Mais de quoi te mêles-tu... qu'est-ce qui te parle?

ANDRÉ.

[Lui... la!.. ne nous fâchons pas... tu ne rougis pas... au contraire!..

ANTOINETTE, irritée.

Dieu, que tu es impatient!.. quelle engance que les frères!

ROQUEFEUIL, à André.

Ne la taquine donc pas.

ANTOINETTE, se tortillant à gauche.

A tout à l'heure, monsieur Fabien.

ROQUEFEUIL, à André.

A bientôt, Antoinette.

ANDRÉ, le regardant sortir.

C'est qu'elle est charmante, mademoiselle ma sœur!..

ROQUEFEUIL.

En suis-je plus convaincu que toi!.. Tu sœur, vois-tu, la sœur!..

ANDRÉ.

Eh bien?

ROQUEFEUIL.

Je me comprends.

ANDRÉ, riant.

Et moi aussi!..

ROQUEFEUIL, à part.

O argent maudit, comment tu l'asour! si je n'avais rien encore!.. mais j'ai trop j'ai des dettes. Ce n'est pas encore, cette signification... quel dégoût de papier timbré... je suis troué! (Rue.) Dis donc, pousse-je me livrer, dans la chambre, à quelques paties de mouche?

ANDRÉ.

Parbleu! tu es ici chez toi.

ROQUEFEUIL, en sortant à droite, et à part.

Allons de l'éloquence... du creux... des larmes... inspire-moi, ô Apollon... c'est pour mon plaisir!

SCÈNE VI.

ANDRÉ, VILLERUIN.

VILLERUIN, entrant par la fond, et à part.

C'est bien ici?

ANDRÉ.

Que désirez-vous, Monsieur?

VILLERSEN.

Parler à la locataire de cet appartement.

ANDRÉ.

Ma mère est absente... veuillez l'attendre.

VILLERSEN.

Impossible... mais je peux à vous, son fils, dire le motif de ma visite. Monsieur, cet immeuble m'appartient... vous l'hâterez à ce qu'il paraît depuis quelques années... je fais grincer mes propriétaires... et ne m'occupe pas de ces détails... pourtant, j'ai dirigé à mes habitudes en intervenant dernièrement entre moi, homme d'affaires et madame votre mère.

ANDRÉ.

Ah!... après, Monsieur?

VILLERSEN.

J'ai empêché ces extrêmes fâcheuses... comptant sur sa bonne foi... son bon vouloir... et malheureusement, jusqu'ici, cela a été en pure perte.

ANDRÉ.

Mais je ne vous comprends pas, Monsieur!

VILLERSEN.

Madame votre mère a-t-elle tenu aucune de ses promesses.

ANDRÉ.

Comment...

VILLERSEN.

Hier encore, elle m'a positivement promis... je viens... et elle est juste ment vortée... je vous bien le croire... mais, vraiment, c'est pour de malheur!... Quelle que soit son obligation, Monsieur, elle a des bornes, et je vous prévins qu'en sortant d'ici... je vais donner l'ordre de continuer les poursuites...

ANDRÉ.

Quelles poursuites?... mais ma mère vous doit donc quelque chose?

VILLERSEN.

Eh! Monsieur, plus d'une année de loyer...

ANDRÉ.

Oh! mon Dieu!...

VILLERSEN.

Comment, vous ignorez cela?... vous êtes pourtant en âge, Monsieur, de vous occuper de vos affaires.

ANDRÉ.

Oh! mais c'est impossible!...

VILLERSEN.

Je le voudrais, Monsieur, pour vous... comme pour moi... Dites à votre mère, que je lui accorde jusqu'à ce soir... qu'elle donne un acompte... et qu'elle prenne des épargnes sérieuses pour le reste... enfin, qu'elle fasse preuve de bonne volonté... ou sans cela... elle sera poursuivie...

ANDRÉ.

Monsieur!...

VILLERSEN.

Oh! voilà mon dernier mot... je n'ai pas envie de perdre... vous concevez... Ah! l'insupportable chose que d'être propriétaire. (Il sort.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, seul.

Ma mère, des dettes... des poursuites... et je l'ignorais!... Cela est fou... Eh! oui... cela doit être... pourquoi serais-je cet homme où je veux être maintenant!... (Grosses à sa servante, fureur et protestation des papiers.) Ces papiers... quels sont-ils?... des commandements, des sommations... que sais-je!... (Fusille dans un autre livre.) Et rien... plus rien... ni argent... ni bijoux... ah! des reconnaissance du Mont-de-Piété... (Avec désespoir.) La ruine!... la ruine!... à ma mère... ma pauvre mère.

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, BIGOT, PLANTERUSE.

BIGOT, entrant de fond avec Planterose.

Mais certainement, que Claudette a raison, et que j'ai croisé bien aussi qu'il s'est à la maison... ou à la demoiselle.

ANDRÉ.

Quoi encore?...

BIGOT.

M'sieu André, c'est... (Bougeant Planterose.) Ce pauvre diable qui vient demander...

ANDRÉ.

Parlez... (Signe sur la fond.)

PLANTERUSE.

Mon Dieu! Monsieur, voilà ce que c'est... hier, à la porte de l'église Saint-Etienne-du-Mont... où je demande un peu à ceux qui ont beaucoup, j'ai trouvé ce livre de messe... ou un dit,

que c'était peut-être à des dames... qui habitent cette maison... et je viens savoir s'en est vrai...

BIGOT, regardant sous le tableau.

Maintenant, le voilà prêtre comme un sou... j'ai vu le raccrocher, mon bonhomme. (Il saute sur une chaise et accroche le tableau.)

ANDRÉ, qui a pris et ramène le livre.

Oui, ce livre appartient à ma mère.

PLANTERUSE.

Tant mieux... ou tient à ces choses-là...

ANDRÉ.

C'est son livre de mariage.

PLANTERUSE, tendant le main.

Vous ne m'oubliez pas, n'est-ce pas, Monsieur?...

ANDRÉ, à part, après s'être baillé.

Ah!... rien... rien... hier, après ce déjeuner... j'ai joué et j'ai perdu.

BIGOT.

Est-ce bien comme ça, m'sieu André?... est-il droit, le tableau?...

PLANTERUSE, qui a jeté machinalement les yeux sur le portrait, se met à sauter.

Ah!... mon Dieu!... (Avec agitation.) Monsieur! Monsieur!... quel est ce portrait?...

ANDRÉ, avec surprise.

C'est... celui de mon père...

PLANTERUSE, à part.

Mon père. (Haut.) Vous êtes...

ANDRÉ.

André Bernier.

PLANTERUSE, à part.

Bernier... oui c'est bien ce nom-là... et ce jeune homme a les traits, le regard de l'autre...

ANDRÉ.

Auriez-vous connu mon père?

PLANTERUSE.

Nou... non... au premier abord... on croit... comme ça.

BIGOT.

Eh bien! alors, vieux radouleur, on ne pousse pas des béas... à faire tressaillir les gens! (À l'autre.) Il m'a flanqué un sobresaut!... (Haut.) Qu'est-ce que vous attendez encore?... Ah! qu'ou vous donne...

ANDRÉ, embarrasé.

Mon Dieu... pour ce livre de messe... je...

PLANTERUSE, vivement.

Je ne veux rien...

ANDRÉ.

Comment?

PLANTERUSE.

Rien... rien...

BIGOT, riant.

Diable!... sur quel chiffon de cinq avec-vous donc marché?

PLANTERUSE, à part, en montrant son fond.

Mon fils!... c'est son fils!... (Signe la soit.)

SCÈNE IX.

ANDRÉ; puis MADAME BERNIER.

ANDRÉ.

C'est étrange!... à la vue de ce portrait... il a tressaillé... oui, je l'ai vu pâlir... pourquoi?... et il dit n'avoir pas connu mon père.

MADAME BERNIER, entrant par la porte de fond et jetant avec désespoir son chapeau et son chapeau.

Refusé... toujours... mon dernier espoir!... et quand cet homme viendra...

ANDRÉ, retournant la scène et se mettant à méditer Bernier.

Il est venu, ma mère!

MADAME BERNIER.

André!

ANDRÉ.

Qu'avons-nous d'argent à la maison, ma mère?

MADAME BERNIER, regardant la servante qui est venue ouvrir.

Ah!... tu sais tout... eh bien! oui... nos dernières ressources sont épuisées!...

ANDRÉ.

Et vous n'avez jamais dit à vos enfants...

MADAME BERNIER.

J'ai gardé tous les chagrins, afin de vous les épargner!...

ANDRÉ.

Mais votre fils était un homme!

MADAME BERNIER.

Que courage égale donc celui d'une mère!... cette lutte... de chaque jour, l'aurait découragé de ton travail... l'inquiétude... cela tue!... A ton âge l'insouciance et la gaieté sont les premières conditions de la vie... Aux besoins du présent, tu aurais voulu

sacrifier mon avenir!... jamais! tu as marché... calme, tranquille... heureux... tu touches au but... qu'importe si j'ai souffert!...

ANDRÉ.

Ei vous espériez me cacher cette horrible existence?...

MADAME BERNIER.

Je ne l'espérais ni ne le voulais, mon fils... Je croyais pouvoir arriver jusqu'au moment où je t'aurais dit : André, pour te faire ce que tu es, j'ai tout sacrifié, nourri ta mère, c'est à ton tour?

ANDRÉ.

Mais... Antoinette, ma sœur, vous lui avez laissé ignorer?

MADAME BERNIER.

Comme à toi, mon enfant...

ANDRÉ.

Ah! ma mère... pourrai-je jamais payer toutes vos souffrances!... et ne valait-il pas mieux faire un artisan de votre fils!...

MADAME BERNIER.

Tout... mon André... mon enfant chéri... la joie, l'orgueil de ton pauvre père... cette fortune qu'il poursuivait sans cesse dans de périlleux voyages... c'était pour toi... pour ta sœur... pour vous rendre à tous deux l'existence plus douce, et plus facile! La mort le frappa, loin de nous, sans qu'il ait pu accomplir sa tâche... Restait la mienne! votre éducation... je la terminai brillante... victorieuse... celle que coûte... c'est la clé de tout!... Biais, papiers, vestiges sombres de notre ancienne splendeur... disparaissent... c'est pour mes enfants!... On croit souvent dans le sommeil, André, les chers êtres que l'on a perdus... Que ton père vienne... je suis prête... j'ai bien agi!

ANDRÉ.

Vous avez décaillé entre cœur... et fait taire votre raison... moi aussi, peut-être, j'eusse pensé de même!... merci, ma mère!... Mais Dieu fasse que je ne regrette sous le vêtement de surmenage la blouse de l'ouvrier.

SCÈNE X.

ANDRÉ, MADAME BERNIER, ROQUEFEUIL, ANTOINETTE.

ROQUEFEUIL, entrant en tenant une lettre dans sa poche, et à part.
Paris, message du pauvre à l'heure!... à la reconnaissance!... et vive en cœur!... j'ai une fin!... comme on déjeune tard ici!... (bas) Quel-à-donc André?

ANDRÉ.

Moi, rien...

ROQUEFEUIL.

Tu as une figure... c'est peut-être l'estomac... Diable!... il ne faut pas badiner avec ça... je suis sûr qu'il est plus de midi...

ANTOINETTE, entrant.

Le quart vient de sonner à Saint-Etienne-du-Mont.

ROQUEFEUIL, cherchant sa montre.

Voyez-vous... je vais me mettre à l'heure... (à part, regardant sa montre) Qu'est-ce qu'il me prend donc?... je m'occupe des absents!... (bas) Ah! petite sœur, je vais vous gronder... de la toilette... pour un ami!

ANTOINETTE, galemant.

Il ne faut pas effrayer personne, Monsieur : me trouvez-vous bien, mère?

MADAME BERNIER, l'embrassant.

Chère fille!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, BIGOT, puis REINE, puis ALIDA et JOUBERT.

BIGOT, entrant par le fond.

Dites donc, m'sieu André, c'est...

ROQUEFEUIL, vivement.

Le déjeuner?...

BIGOT.

C'est une quête pour les pauvres...

ANDRÉ.

Pour les pauvres!...

ROQUEFEUIL.

Pour les pauvres!

BIGOT.

Un Monsieur et une Dame qui sont là...

ANTOINETTE.

Eh bien! faites entrer, Bigot!...

REINE, entrant par la gauche.

Dans une petite main... ça va être servi!...

BIGOT, à la cuisinière.

Si vous voulez passer par là...

ROQUEFEUIL, à la vue d'Alida accompagnée de Joubert et à part.
Mademoiselle Villabrun!

JOUBERT.

Mesdames, Messieurs, bien des familles, dans ce malheureux quartier, souffrent de nécessité... nous venons, Mademoiselle et moi... demander à chacun un peu de son superflu, au faveur des pauvres de notre arrondissement.

REINE, à part.

Une quête... cher monsieur...

ALIDA, regardant Roquefeuil.

Eh! monsieur de Roquefeuil!

ANTOINETTE, à part.

Ils se connaissent!...

ROQUEFEUIL.

Mademoiselle... comment donc... enchanté.

ALIDA, lui tendant la bourse de quêtes.

Aujourd'hui pas de phrases... mais des actions...

ROQUEFEUIL, baissant dans sa poche.

Certainement... c'est ce que... Bon... j'ai perdu ma bourse!... heureusement qu'il n'y avait dedans qu'une quinzaine de louis!...

ALIDA, tenant une pièce d'or d'un porte-monnaie.

J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien m'accepter pour créancière...

ROQUEFEUIL, s'inclinant.

Ah! Mademoiselle... mettez-en deux... (à part) Qu'est-ce que ça me fait!...

BIGOT.

Tiens, je vais donner dix sous...

ALIDA, en risant met une dernière pièce d'or dans la bourse qu'elle présente ensuite à Madame Bernier, à Antoinette.

Madame... Mademoiselle...

BIGOT.

Elle ne me demande rien... ah! c'est à cause de ma blouse.

MADAME BERNIER, à part.

Ah! que de honte!...

ANTOINETTE.

Donne donc, mamou!...

ANDRÉ, à part, avec désespoir.

Et rien, rien! mon Dieu!...

ALIDA, lui tendant de nouveau la bourse.

Eh bien?

REINE, bas à André et lui passant une pièce de cinq francs.

M'sieu André... mettez donc ça pour moi... hein, j'ose pas!...

ANDRÉ, prenant la pièce et la bourse.

Ah! merci pour ma mère!

ALIDA, avec hauteur, et retirant sa bourse.

Serions-nous importuns?

ANDRÉ, d'instinct, laissant tomber dans la bourse la pièce de cinq francs et deux sous.

Non... à ceux qui ont le superflu à donner aux autres.

Voici pour les pauvres. (Alida et Joubert saluent, et se disposent à se retirer. — André remercie du regard Alida, ensuite regarde sa mère. Madame Bernier toute émue semble essayer de lui faire saisir sa reconnaissance.)

ACTE QUATRIÈME.

Les nouveaux riches.

Le salon de Villabrun.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIDA, puis JOSEPH.

ALIDA, sortant de sa chambre, tirant une lettre à la main.

Oh! c'est indigné... c'est infamé... (Elle ouvre violemment.) Mais pourquoi ne viendrez-vous? (à Joseph, qui entre.) Que faisiez-vous?... où étiez-vous?... vous n'attendez donc rien?...

JOSEPH.

Mais, Mademoiselle...

ALIDA.

Taisez-vous... et allez dire à mon père... que je l'attends... ici... qu'il parle... sur-le-champ... (Joseph s'incline et sort. — Tri-ri-ri! — Une servante apporte une véritable moutarde.) à moi... quelle en est la cause... qui a pu m'ouïr?...

JOSEPH, entrant.

Monsieur est très-occupé... et m'a chargé de dire à Mademoiselle... que plus tard...

ALIDA.

Plus tard?... mais c'est à l'instant... tout de suite!... Retournez près de monsieur Villabrun... et dites-lui...

JOSEPH.
 Pourtant... Mademoiselle...
 ALIDA.
 Obéissez... ou je vous chasse...

SCÈNE II.

LES MÈRES, VILLEBRUN.

VILLEBRUN, entrant.
 Ah ça ! qu'y a-t-il ? Voyez, ne voyez-ils que vous-le ?
 Ah ! c'est vous, enfin... (A Joseph.) Et bien !... qu'attendez-vous là ? Sortez... mais sortez donc ! (Joseph sort.)
 VILLEBRUN.
 Oh ! oh !... tu es mal disposé ce matin !
 ALIDA.
 C'est possible !
 VILLEBRUN.
 Allons, viens m'embrasser. (Il va à elle.)
 ALIDA, l'évitant d'un geste.
 Mon père... je suis jeune, je suis riche... très-riche... bien des hommes, pressés-vous et ne cessez-vous de me le répéter, seraient heureux d'être distingués par moi... C'est toujours votre opinion, n'est-ce pas ?

VILLEBRUN.
 Sans doute... Mais, à quel propos me dis-tu tout ceci ?
 ALIDA, lui remettant une lettre.
 Tenez... lisez, mon père...
 VILLEBRUN, regardant la lettre.
 Mais cette lettre, c'est à moi qu'elle est adressée ?
 ALIDA.
 Eh bien ! je l'ai ouverte... voilà tout, mais lisez donc !
 VILLEBRUN, lisant.
 Un baron de Giverny ! des excuses !... il refuse notre alliance ?
 ALIDA.
 Oui, refusée... moi... votre fille, et, c'est la troisième fois, que partie inutile m'est faite... c'est la troisième fois, qu'un mariage convenu... arrêté... manque un moment d'être conclu... Si vous n'étiez pas millionnaire... je comprendrais... si ma réputation n'était pas intacte... je comprendrais encore... mais je vous avoue qu'il m'est impossible de m'expliquer cette singulière futilité.

VILLEBRUN.
 En effet, c'est étrange... mais... je saurais...
 ALIDA, vivement, avec un sourire ironique.
 Oh ! ne cherchez pas !... je crois... que... je devine.
 VILLEBRUN, inquiet.
 Quoi donc ?

ALIDA, soulignant ses mots.
 Que... peut-être... pour certaines personnes ombrageuses, la fortune ne suffit pas, la réputation de la fille ne suffit pas... et qu'il faut aussi...
 VILLEBRUN.
 Il faut ?

ALIDA.
 Il faut... (Se reprochant de son père tout en l'écrivant.) Mon père, quels moyens avez-vous donc employés pour faire fortune ?... Qu'est-ce que c'est que cela... que de faire la banque... est-ce que c'est l'usure ?...
 VILLEBRUN, tout bas, avec effroi.
 Tais-toi !

ALIDA.
 Si cela continue, je ne me marierai jamais... que vous importe après tout ?...
 VILLEBRUN.
 Ingrate enfant, qui oublie jusqu'à mon amour.

ALIDA, d'un ton dur.
 Eh ! il fallait m'aimer de façon à me rendre heureuse.
 VILLEBRUN.
 Ah ! si jamais tu as des enfants... (l'arrêta, avec douleur.) Je t'aime trop encore... pour le souhaiter qu'ils te parient ainsi...
 ALIDA, s'asseyant.
 Et moi, qui ce matin ai envoyé chercher une ouvrière pour broder sur mes mouchoirs une couronne de baronne... je prenaux bien mon temps !...

JOSEPH, annonçant.
 Monsieur le comte de Roquefeuil...
 ALIDA, à part.
 Ah !...
 VILLEBRUN.
 Eh ! plus tard... ce soir... demain ; dites que je suis en affaires...
 ALIDA.
 Faites entrer !

VILLEBRUN, avec colère.

Alida !... (Fasciné par le regard de sa fille, et l'embrasant sur la face.) Enfant gâtée !... (Entraînement au domestique qui sort vivement.) Mais, faites donc entrer, imbécile, puisque Mademoiselle vous l'a dit...

SCÈNE III.

VILLEBRUN, ALIDA, ROQUEFEUIL.

ROQUEFEUIL, entrant et saluant.
 Mademoiselle... Monsieur... (A Alida, en lui présentant deux pièces d'or.) Veuillez, Mademoiselle, me payer du grand livre de la dette... et m'inscrire sur celui de la reconnaissance.
 ALIDA.
 Votre nom y sera le premier, Monsieur...
 VILLEBRUN.
 Qu'est-ce donc ?
 ALIDA.
 Rien... (A Roquefeuil.) Mais qui vous pressait ainsi !... il y a deux jours à peine...
 ROQUEFEUIL, à part.
 Si je n'avais pas rencontré un ancien camarade qui me devait cent francs !... (Haut.) La rapidité de ma vie... avait deux causes... vous êtes la première, Mademoiselle.

ALIDA.
 Et la seconde, c'est...
 ROQUEFEUIL.
 Monsieur votre père...
 VILLEBRUN.
 Moi ?...
 ALIDA.
 Très-bien !... je vous laisse tous deux.
 ROQUEFEUIL.
 Du tout... vous n'êtes pas de trop... ce que j'ai à dire à monsieur Villebrun, ce n'est pas positivement un secret... toute la Bretagne le sait déjà, et Paris doit s'en douter.

VILLEBRUN.
 Expliquez-vous, Monsieur ?
 ROQUEFEUIL.
 En trois mots !... je suis ruiné.
 ALIDA.
 Ruiné !... (Jette un regard sur la lettre qu'elle a reprise à Villebrun.) Ah !

ROQUEFEUIL.
 Mon père, excellent homme du reste, a grévé ses propriétés (évaluées à près de cinq cent mille francs), de plus de la moitié, de cette somme, si sous quinze jours, je ne rembourse pas l'hypothèque déjà échue... le vicux château des Roquefeuil, les prés... les bois... les pâturages... tout sera vendu maladroitement, misérablement, et qui sait si la vente couvrira la dette et les frais... Si le hasard, au contraire, me faisait trouver des capitaux pour ce fatal remboursement... j'attendis ma belle... je vendrais à mon aise... dans de meilleures conditions... avec les deux tiers des propriétés au plus je me liquiderais et je saurais le resté. (Alida s'assied sur le canapé.)

VILLEBRUN.
 Oui, c'est assez savamment calculé, et je suis certain que vous trouverez très-facilement les fonds qui vous sont nécessaires !... Pourqu'on dilue n'êtes-vous pas venu quinze jours plus tôt... j'avais votre affaire... j'aurais été si content de vous être agréable... Ah ! je vous en vout d'avoir tant tardé, cela me contrarie à un point... mais dans ce moment-ci... vraiment, cela m'est impossible !...

ROQUEFEUIL.

La phrase ordinaire !... je l'attendais !... (Haut.) Je regrette, Monsieur, de n'avoir pu deviner l'avenir, si vous m'avez été favorable !... Veuillez m'excuser de vous avoir fait perdre un temps précieux... et acceptez mes remerciements, pour vos bonnes intentions à mon égard.

VILLEBRUN.

Mon Dieu... soyez bien persuadé...
 ROQUEFEUIL.
 Je le suis... Monsieur... (Haut.) Mademoiselle... (A part, en sortant.) O coupe amère de l'humiliation !... une gorge de plus !...

SCÈNE IV.

VILLEBRUN, puis un domestique, puis PLANTEROSE, puis ANTOINETTE.

VILLEBRUN.
 Lui venir en orde... moi... et pourqu'il... qu'il s'adresse à ses parents !...
 ALIDA.
 Mon père... venez donc...
 VILLEBRUN, s'avançant.
 Que vous-le ?...

ALIDA, lui présentant son plume.
Tenez, prenez cette plume.

VILLEBRUN.
Pourquoi ?

ALIDA.
Pour écrire à monsieur de Boreuc.

VILLEBRUN, surpris.
Lui écrire ?

ALIDA.
Où... que vous lui prêtiez sans intérêt la somme dont il a besoin.

VILLEBRUN, souriant.
Ah, par exemple, je n'écrirai jamais cela.

ALIDA.
Vous vous trompez... vous allez l'écrire tout de suite...

VILLEBRUN.
Mais c'est de la folie... tu veux donc ?

ALIDA.
Je veux un gentilhomme pour mari... vous n'avez pas pu me le donner... je le trouve...

VILLEBRUN, la regardant avec admiration.
Amalgame !

ALIDA.
Ecrivez donc vite... (elle se penche sur son épaule et suit des yeux les lignes qu'il trace ; quand il a fini, elle s'exclame) — Ah domestique qui parait, toi dessous la lettre ! Cette lettre à l'instant... à son adresse.

VILLEBRUN, à Alida.
Es-tu contente ?

JOSEPH, en sortant, se hâte à Planterose qui surte la porte.
Mais je vous ai déjà dit que Monsieur n'était pas visible...

PLANTEROSE, l'entraînant de la main.
Vous ne savez pas ce que vous dites... puisque je le vois !

VILLEBRUN, à Alida.
Plantrose ! (à son domestique) Surtout...

PLANTEROSE.
Sortez, Labranche. (La domestique sort par le fond.)

VILLEBRUN, à part.
Lui... ici ?

PLANTEROSE.
Je vous demande bien pardon de ne pas être venu plus tôt... j'ai mis votre adresse... mais quand on cherche... on trouve... et me voilà !

ALIDA.
Quel est donc cet homme, mon père ?

PLANTEROSE.
Eh ! voici une belle demoiselle... qui ne se souvient pas que je l'ai fait sauter sur mes genoux... il y a une quinzaine d'années... à Bordeaux, j'étais le meilleur employé de m'inscrire votre père... (à Villebrun) N'est-ce pas ?... les uns pousent, les autres... voilà la vie !

ALIDA, le lisant, et longuement... Elle prend son porte-monnaie.
Que voulez-vous ? des secours, sans doute...

PLANTEROSE, à part.
Le physique change... le naturel... jamais ! (haut) Voilà, mademoiselle Villebrun... je n'ai pas encore rendu la main... je viens pour rendre un service... et non pas en demandant un... dans les affaires... il y a des choses qui s'oublient... (à Villebrun) Et je viens vous rafraîchir la mémoire.

VILLEBRUN, étonné et pas.
Plus tard.

PLANTEROSE.
Ah ! c'est juste.

ALIDA.
Parlez... je connais toutes les affaires de mon père...

PLANTEROSE.
Toutes... je ne crois pas...
JOSEPH, précédant Antoinette.
Veuillez me suivre, Mademoiselle... je vais vous conduire.

ALIDA.
Qui encore ?

JOSEPH.
La lingère que Mademoiselle a fait demander.

ANTOINETTE, à part, pressentant Alida.
Mon Dieu, mon cher cette jeune dame... Courage !... il faut vite... (s'agitant)

ALIDA, l'entraînant.
Je connais cette figure-là... (à Joseph) Où donc a-t-elle vu cette figure-là ? Vous êtes une des brebis de Marius Vidal ?

ANTOINETTE.
Depuis hier seulement.

PLANTEROSE, à part, reconnaissant Antoinette.
Ma petite pratique. Cette jeune fille... qui vient...

ALIDA.

Vous avez du talent ?

ANTOINETTE.
J'ai besoin de travailler, Mademoiselle...
PLANTEROSE, à part, avec douleur.
Ah ! je n'accepterai plus !

ALIDA.
Bien. Je vous essaierai.

ANTOINETTE.
C'est, m'a-t-on dit, pour briser sur des mouchoirs, une couronne de baronne.

ALIDA, regardant orgueilleusement Planterose, puis s'arrêtant à gauche sur le d'Antoinette.
Non... une couronne de comtesse ! Venez, Mademoiselle, venez.

SCÈNE V.

PLANTEROSE, VILLEBRUN.

VILLEBRUN, à part, en observant Planterose.
Que veut-il... et que peut-il ?

PLANTEROSE, pressé à lui-même.
Petite enfant !... je la croyais bête... et pourtant chaque dimanche elle m'apporte son aumône... Soyez bête... lui ai-je dit la première fois... il y a donc des charités qui portent malheur.

VILLEBRUN.
Vous... vous... et lui ?

PLANTEROSE, revenant à lui.
Que voulez-vous... les passions... ce n'est pas parfait... l'en ai eu pour six mois de votre argent !... j'ai été sans eux, quoi... j'ai pincé du tapis vert... et de grâce en misère... je traîne la guenille...

VILLEBRUN.
On se relève par le travail...

PLANTEROSE.
Vous m'avez beaucoup... vous... j'ai essayé... allez... j'ai cherché une place de caissier... ou m'a demandé un cautionnement !... merci... pour compromettre mon capital... si j'en avais eu... si je vous avais rencontré plus tôt encore... j'ai bien remué ciel et terre... où diable vont-elles qu'elles ne trouvent... qu'il n'y a pas de temps de perdre !... Ah ça j'espère que vous vous êtes toujours bien porté !

VILLEBRUN.
Au fait, que me voulez-vous ?

PLANTEROSE.
Ah ! vous ne vous en doutez pas ?

VILLEBRUN.
Je n'en ai aucune idée !

PLANTEROSE.
Ah ! que c'est bête... vraiment ! Là !... voyez... alors je vais vous mettre sur la voie... Ce dont je veux vous parler... ce n'est pas de votre faillite... qui s'est bien arrangée, du reste, à ce que l'on appelle... vous avez obtenu votre concordat... vous avez racheté vos créances en-dehors main... vous vous êtes fait rhabiller... et vous avez reconnu les affaires à Paris... bien travaillé !... une chair à Brest ! un diplôme à Toulon !

VILLEBRUN, avec fureur.
Assés !... assez !

PLANTEROSE.
Pardon... c'est vrai... j'ai tort... s'il y avait des témoins... vous pourriez me faire du procès... et j'aurais les tribunaux !... (s'agitant) Ah ça !... voyez... terminons vite... j'ai mes affaires aussi... moi... je suis en ville...

VILLEBRUN.
Quoi donc ?... je vous écoute.

PLANTEROSE.
Ah ça ! est-ce que vous croyez que j'ai vu vous raconter, e que vous savez aussi bien que moi... L'homme de Bordeaux, qu'est mort... chez vous d'un coup de sang, il y a quinze ans... et à qui vous avez rûde deux cent éloges mille francs... que n'est pas figure dans votre faillite... m'a fait son part... voilà !... vous allez peut-être dire qu'on m'avez donné vingt mille francs... Allons donc... c'étaient des épingles !

VILLEBRUN.
Votre mémoire vous a-t-elle mal, monsieur Planterose... personne n'est mort chez moi... personne ne m'a fait un dépôt de deux cent cinq mille francs...

PLANTEROSE.
J'ai le reçu !... Bigle générale, il ne faut jamais rien laisser traîner.

VILLEBRUN, se levant.
Ah ! (se souvenant) Soit, donc !... Après... entre vos affaires... en reçu n'a pas de valeur.

C'est vrai...
 Qui pourrait seulement me le présenter... les beritiers... et il n'y en a pas!
 Il y en a !
 Et ils se nomment ?
 Comme le père, parbleu !
 Eh ! n'aie jamais son nom ?...
 Ah ! c'est ma foi vrai... je me souviens... pendant que je rédigeais ce roman... il comptait les billets de banque... A l'heure, monsieur Villebrun.
 Où vas-tu ?
 Causer avec le fils de l'homme de Bordeaux !
 Monsieur André Bernier.
 Lui ! ah bien ! en voilà un qui vient à propos... je n'ai qu'à tendre le bras !

SCÈNE VI.

PLANTEROSE, VILLEBRUN et ANDRÉ.

VILLEBRUN, humilié et honteux.
 Que voulez-vous ?... parlez ! parlez vite... (Le domestique au sort, Planterose est retenu à l'écart.)
 ANDRÉ, s'approchant de Villebrun qui s'est éloigné de Planterose.
 Monsieur, vous avez fait savoir nos meubles...
 C'était mon droit !
 Je ne le conteste pas.
 Justice du sort, (disant à Villebrun) C'est celui-ci qui est le créancier. (disant à André) Et c'est celui-là qui est le débiteur !
 Mais un nombre des objets que la loi ne nous permet pas d'emporter, se trouve le portrait de mon père... je viens vous prier de vouloir bien nous abandonner cette toile, sans valeur pour vous, Monsieur, mais d'un grand prix pour une famille.
 Soit, emportez...
 Merci, pour ma mère... et pour ma sœur.
 Bien, jeune homme, bien ! (à part) Ou a beau n'avoir pas beaucoup de cœur, ça fait plaisir d'en trouver chez les autres.
 Cet homme... C'est celui qui a rapporté le livre de messe !...
 Il est beau... ce portrait... je l'ai vu... vous vous souvenez... noble et franche figure que celle de votre père... l'œil loyal, comme la votre, le regard ferme et calme de marin... (Hommage de Villebrun) à ce qu'il m'a semblé... du moment, d'après son costume.

Oui, mon père était capitaine au long cours...
 Belle profession !... la lutte avec le ciel... l'eau... le feu !... On ne meurt pas dans son lit... soit !... la tempête... c'est un champ de bataille !

Mon père, Monsieur, n'a même pas eu ce triste avantage... De retour des Antilles... il est mort... misérablement... loin des siens... la nuit... frappé d'un coup de sang... dans une rue déserte de Bordeaux.

Ah ! ces traits... ce regard...
 Quel malheur... héin... monsieur Villebrun ?... (Villebrun se souvient, le domestique paraît.)
 Cher monsieur Planterose... Nous avons encore beaucoup à causer tous les deux.

Bath !... vous croyez ?...
 Permettez-moi, je vous prie, de terminer d'abord avec Monsieur.
 Que peut-il me vouloir ?
 Et en attendant... (Au domestique) Menez monsieur Planterose au buffet... et soyez à ses ordres...
 Non... vraiment... moi qui suis en négligé... qui suis venu... en voisin.
 Je vous en prie.
 Ce jeune homme, c'est le fils... de l'autre, vous l'avez enfin deviné. Maintenant que prétendez-vous ?... le questionnaire encore ?... Soit... à votre aise !... mais prenez garde... j'ai le papier... (à part) Conduisez-moi, Lafleur. (Le domestique sort à gauche. Planterose le suit.)

SCÈNE VII.

VILLEBRUN, ANDRÉ.

Monsieur, vous m'avez trouvé doré, impitoyable peut-être... je n'étais que prudent... votre position et celle des vôtres m'obligent... A votre âge... avec de la vanité... du travail... rien n'est perdu... je puis... je veux vous être utile...
 Ah ! Monsieur...
 Attendez... ne vous hâtez pas trop de me remercier... il faut quitter la France, l'Europe...
 Pour ma mère... pour ma sœur... où n'irais-je pas !...
 Pour longtemps, pour toujours, peut-être.
 La patrie est partout où l'on peut vivre avec honneur.
 Bien... on de mes correspondants de l'Amérique du Sud, le plus fort comptoir de Rio-Janeiro, me demande un garçon d'intelligence... je crois en vous !... Vous aurez cinq mille francs de traitement, et plus tard... un intérêt dans les affaires.
 Et il faut partir ?...
 Demain, pour le Havre, afin d'être au soir à bord du trois-mâts, la *Belle Elisabeth*, qui fait voile à la mer... votre réponse ?...
 Mais, c'est le salut, c'est la vie... je suis prêt.
 Disposez donc tout... prévenez les vôtres, faites vos adieux et revenez immédiatement chercher ici vos lettres de créance et vos frais de voyage.

Où ! Monsieur, pardonnez-moi... je vous avais mal jugé !
 Eh ! Monsieur, qui peut se flatter de connaître les hommes ?
 Merci, Monsieur, merci, c'est à vous que je dois le salut de ma mère. (André sort par le fond.)
 Lui parti... deux femmes seules... c'est moins à craindre !... quant à Planterose... (Cependant à son bureau et dortoir) D'abord, qu'il ne puisse rejoindre la mère et la fille... et dès demain... après le départ du fils... dans le fond de quelque province... je trouverai bien aussi pour elles... un asile en échange de leur travail... (Il sonne : un domestique qui entre, lui donnant son billet) faites porter ce billet... à l'instant... sans perdre une minute... une seconde !... (Joseph sort) Ah ! misérable mendiant... malheur à qui se trouve sur mon chemin. (Rient.)
 Je ferai de mon mieux, Madeleine... et à Adèle.

SCÈNE VIII.

ANTOINETTE, puis ROQUEFEUIL, puis ALIDA.

Ouvrière... moi !... et la première, pour qui je travaille, c'est

la fille de ce mauvais riche... qui nous chasse de notre demeure!... Allons, malheureux... à tes pieds l'orgueilleux... gagne ta journée... ou travail... benis la main qui te le donne, et prie Dieu qu'il t'en accorde toujours.

ROQUEFEUIL, entrant à lui-même.

Étrange lettre!... enfin qu'est-ce que je risque! (La voyant.) Antoinette!...

ANTOINETTE.

Fabien!...

ROQUEFEUIL.

Dans cette maison?...

ANTOINETTE.

Où... c'est... pour... cette quête... une recommandation... mademoiselle Villebrun est...

ROQUEFEUIL.

Brave cœur... vous songez toujours aux autres.

ANTOINETTE, à part.

Qu'on sache tout... soit... mais lui, le dernier!... (Haut.) Et vous... Fabien, ici!...

ROQUEFEUIL.

J'attends de mademoiselle Villebrun... la ruine ou la fortune!...

ANTOINETTE.

Oh! mon Dieu!...

ALIDA, sortant de chez elle et à part.

Monsieur de Roquefeuil... avec ma broctuse?...

ROQUEFEUIL.

Pourquoi... je l'ignore... mais j'ai idée que la balance penche de mon côté!...

ALIDA, à part.

Ah! je me souviens...

ROQUEFEUIL.

Et alors, Antoinette... je vous dirai mon amie... ma compagne d'enfance... le sort vient de me sourire... j'ai trop pour moi... partagerai... Qu'est-ce que vous me répondez?

ANTOINETTE, souriant.

Ah! Fabien!

ALIDA, s'avançant vivement et lui indiquant le cabinet de Villebrun.

Monsieur de Roquefeuil... mon père vous attend!...

ROQUEFEUIL, s'excusant.

Je vous remercie, Mademoiselle... (Il lui a la descente au signe adressé à Antoinette que lui lui rend et sort à gauche.)

SCÈNE IX.

ALIDA, ANTOINETTE.

ALIDA, à Antoinette qui s'achemine vers la porte du fond.

Un mot, Mademoiselle... (Antoinette s'arrête étonnée.) Monsieur de Roquefeuil vous aime!...

ANTOINETTE.

Mademoiselle?...

ALIDA.

Ne niez pas... j'ai tout deviné... et d'ailleurs j'en ai suffisamment entendu!...

ANTOINETTE.

Il y a une chose que vous n'avez pu entendre... et que je ne lui ai pas dite... il y a une chose que vous ne me demandez pas... et que je vais vous dire... Je l'aime!

ALIDA.

De la franchise... très-bien, c'est ma vertu favorite... A mon tour... je veux être sa femme.

ANTOINETTE, étonnée.

Que dites-vous?...

ALIDA.

La vérité... écoutez-moi bien! M. de Roquefeuil est ruiné.

ANTOINETTE, à part.

Ruiné!... lui... aussi!...

ALIDA.

Si mon père ne vient à son aide... pour lui!...

ANTOINETTE.

Achevez!...

ALIDA.

La misère!... Un mot de moi et cette main qu'à ma prière M. Villebrun a consenti à lui tendre, il la retire.

ANTOINETTE.

Oh! vous ne le diriez pas!...

ALIDA, d'un ton pressant.

Eh! peut-être... ouvrez... vous... vous n'êtes pas faite pour cela... je vous croyais un meilleur sa... il peut revenir... la fortune n'est pas toujours contraire... je me charge de vous et des vôtres.

ANTOINETTE.

Mais il ne vous aime pas!...

ALIDA.

Oh!... là n'est pas la question.

ANTOINETTE.

Mais il m'aime, moi!

ALIDA.

C'est possible.

ANTOINETTE.

Mais il sera ma heureuse!...

ALIDA.

Vous n'êtes pas modeste... Eh! mon Dieu!... croyez-moi... ce ce monde... tout s'oublie!...

ANTOINETTE.

Oh! vous ne l'aimez pas... C'est son nom, c'est ce titre de comtesse qu'il faut à votre ambition.

ALIDA.

Je le ferai riche... que feriez-vous de lui?

ANTOINETTE.

J'en ferai un homme heureux!...

ALIDA.

Votre dernier mot?

ANTOINETTE.

Jamais!...

ALIDA.

C'est bien, s'accusez que vous... (Elle lui en pas vers la gauche.)

SCÈNE X.

ALIDA, ANTOINETTE, ROQUEFEUIL.

ROQUEFEUIL, à la cantonade en sortant du cabinet.

Vive Dieu! monsieur Villebrun... à la vie... à la mort... (à Antoinette.) Antoinette... chère Antoinette... victoire... le vent a changé... (à Alida.) Ah! c'est vous, Mademoiselle... mon sauveur... ma bonne fée... Oul, monsieur Villebrun m'a tout dit... et sans vous... je n'avais plus qu'une ressource... un pistolet de Lepage!...

ANTOINETTE, à part.

Oh! mon Dieu!

ROQUEFEUIL.

Pour supporter la misère... il faut être pris de bonne heure!... je ne me va pas à moi. Demain, je pars pour la Bretagne, et à mon retour, Antoinette... un embrasement c'est chère cousinne Bernier, je lui dirai: Mère, vous m'avez sous-tappé... votre fille... Eh bien! je veux le devenir tout à fait.

ANTOINETTE, trébuchante et balbutiant.

Non, vous ne ferez pas cela!...

ROQUEFEUIL.

Comment?

ANTOINETTE.

Je ne puis être votre femme.

ROQUEFEUIL.

Antoinette!...

ANTOINETTE.

Je ne vous aime pas d'amour, Fabien, voilà pourquoi.

ROQUEFEUIL, atterré.

Ah!

ANTOINETTE.

Vous l'ai-je jamais dit?

ROQUEFEUIL.

Non... c'est vrai... mais tout à l'heure... pourtant!...

ANTOINETTE.

Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas?

ROQUEFEUIL.

Non... On ne commande pas à son cœur... mais vous auriez dû me dire cela plus tôt... Antoinette... il est vrai... vous ne vous l'ai pas demandé... (à Alida.) Veuillez m'accuser, Mademoiselle... de venir ainsi, cher vous, faire de la sensiblerie... Ah!... je pleure... c'est plus fort que moi... je ne m'en cache pas... mais, quand on a été élevés presque ensemble... voyez-vous... on se figure souvent... à cause de petits riens... (à Antoinette.) Ah! c'est ma sœur... j'ai eu le plus grand tort... Antoinette... nous pensions si bien... bien amis... n'est-ce pas?... vous m'accorderiez bien encore ce titre-là?...

ANTOINETTE.

Ah! toujours...

ROQUEFEUIL.

Je viendrai vous voir... à mon retour de Bretagne. (à part.) Ah! jamais. (Haut.) Adieu, Antoinette... adieu, ma sœur... soyez heureuse... bien heureuse!... (à Alida.) Mademoiselle... (à part.) Oh! je sors, dans la rue je pourrai pleurer tout à mon aise. (Il sort.)

ALIDA, à part.

Il est parti!... Cette vraie douleur... celle de cette jeune fille... et je... Mon Dieu! sont-ils bien sûrs de s'aimer!...

ANTOINETTE, à part, en descendant ses sanglots.

Il ne mourra pas, du moins!

Mademoiselle, vous venez de tenir votre parole... à moi de tenir la mienne.

ANTOINETTE, avec indignation. Je serais.

Vous m'insultez, je crois?

ALIDA.

Comment?

ANTOINETTE.

Vous avez cru que je vendais mon corps... je le donne... rendez votre or... il soulèverait ma pauvreté... Si je sacrifie mon bonheur, mais c'est pour lui... je l'aime... moi... je l'aime! je l'aime! (Elle sort éperdue par le fond.)

VILLEBRUN, sortant de son cabinet, et à Alida qui laisse la tête. Qu'est-ce à dire?

ALIDA, frémissant.

Rien!... mon père... (à part, ne sortant à droite et en relevant la tête.) Ah! je serais comtesse!

SCÈNE XI.

VILLEBRUN, JOSEPH, puis PLANTEROSE,
puis DEUX AGENTS.

JOSEPH, venant du fond.

Le jeune homme de ce matin vient de revenir, et d'après les ordres de Monsieur, je l'ai fait entrer... là... dans le cabinet.

VILLEBRUN.

Bien. Et la réponse à sa lettre?

JOSEPH.

Elle vient d'arriver... elle est aussi... là... Faut-il... la faire entrer?

VILLEBRUN.

Où... Ah!... et est bonne... mal vêtue?

JOSEPH, désignant Planterose qui entre à gauche.

La voici.

PLANTEROSE, une serviette au menton et au nez. Votre cave est toujours bonne, m'sieur Villebrun... Ah! dame! quand m'a-t-elle servie?... (Il est la serviette dans sa poche. — Regardant autour de lui.) Ah ça! qu'est-ce que vous avez fait de mon petit jeune homme?

VILLEBRUN, désignant son cabinet.

Il est là!

PLANTEROSE.

Ah! Et qu'y fait-il?

VILLEBRUN.

Il vient me demander ses lettres de créances... il part demain pour l'Amérique...

PLANTEROSE.

Oh! je le verrai avant!

VILLEBRUN.

Non!... (La porte du cabinet s'ouvre, deux agents entrent et s'arment, L'AGENT, à Villebrun.)

Monsieur...

VILLEBRUN, désignant le messager.

C'est le nommé Planterose qui vient à domicile abuser de la charité publique... conduisez-le...

PLANTEROSE.

Où donc ça?

VILLEBRUN.

Au dépôt de mendicité. (Un laque. — Planterose regarde Villebrun, puis retire son chapeau, d'instinct devant lui.)

PLANTEROSE, bas à Villebrun.

Canaille! (L'agent lui signe à Planterose de la suivre.)

ACTE CINQUIÈME.

En charité n'y venez plus!

Le boulevard près du chemin de fer de l'Ouest; au fond, la grille du chemin de fer; à droite et à gauche, des maisons; à la façade de l'une d'elles, on voit une lanterne allumée avec ses mots: BOU-ET-PISTE. Il fait nuit pendant tout l'acte, le soleil tombe.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, on entend la cloche du chemin de fer. Des voyageurs venus de divers côtés franchissent le grillé. Les uns portent leurs bagages, d'autres sont suivis d'un commissionnaire chargé de leurs effets. — Les passants traversent la scène.)

ANDRÉE, qui est arrivée par la droite, et a vu les voyageurs entrer au chemin de fer.

Partez... partez tous, fuyez Paris, gouffrez sans fond, qui dé-

vore les joies et les douleurs, et ne fait qu'un seul bruit des gémissements et des chants de pleurs!... Ville égoïste ou tant d'hommes ne se rassemblent que pour vivre isolés les uns des autres, où la ruebise dort dos à dos de la misère... et où souvent une cloison sépare une polka... d'un cercueil!... Partez... et ne revenez jamais!... Je serais loin aussi, moi, sans toi, pauvre sœur, dont le féroce délire, m'a révélé le bonnet marche, proposé en échange de ton bonheur!... Tandis que la fille cherchait le pere ne comptait des arbres!... Ce pain-là est trop cher!... Oh! si je pouvais trouver Fabien, il m'aidait... mais impossible... disparu... et croyant qu'Antoinette le rejoindra... Que faire!... que devenir! Tout englouti... tout vendu!... Ça coûte cher les malades, enfin ma sœur est sauvée!... Mais il faut vivre maintenant... et avec quoi?... Ce matin personne de nous n'a déjeuné... (avec colère.) Mais je vais travailler!... je ne suis pas oisive... c'est vrai... c'est-à-dire ma fille, mon Dieu!... Mais, comme eux, j'ai fait voilà plus d'un mois que je cherche... que je rôde... par les rues, les ponts, les carrefours... Surant la plus saine besogne qui semble fuir à mon approche!... et rien... rien... parmi toutes ces voix... le silence!... au milieu de cette foule, le désert!... Ah! maudit moi-même... bécote de mes jeunes amours!... Mais c'est qu'ils ne savent pas, ces hommes... car il doit y en avoir... de bons... de braves... de justes!... J'ai demandé des appointements, et on m'a répondu que j'étais encore au moins deux ans de surmenage à faire!... Dans deux ans, je serai morte!... Le chef de bureau m'a fait observer... que ma redingote était déchirée... je n'y suis plus retournée!... Ce matin, je suis passé près de la Morgue!... (avec dégoût.) Oh! sans ma sœur... sans ma sœur... d'est leur misère qui me tue!... Enfin, j'ai eu... quand j'étais jeune, qu'à Paris l'on pouvait mourir de faim!... Non... cela ne doit pas être... cela ne sera pas!... courage... encore un effort!... Cette adresse que l'on vient de me donner... j'ai... il est tard... n'importe!... Un serrurier qui demande quelque chose pour tenir ses livres!... Qu'il me donne quoi que ce soit... j'accepte!... Ces gens-là sont à leur aise... ils avancent... c'est le plus gênant... je lui parlerai... je le prie... ce n'est pas pour moi... mon Dieu!... mais c'est pour elles!... (ils s'éloignent vivement.)

SCÈNE II.

CLAUDETTE, puis PLANTEROSE, puis BIGOT.

CLAUDETTE, tenant une corbeille de glaces, parcourant au voyageur qui entre au chemin de fer et disparaissant avec lui.

Des gâteaux, là, Monsieur... des petits pains pour le voyage. Voyons donc, monsieur Sourd-Oreille... étrennes-moi.

PLANTEROSE, tenant une belle plaque d'allemandes ébénées, et tenant au voyageur qui entre au chemin de fer.

Des vraies chimiques perfectionnées, qui sentent la rose, après l'explosion!... (faisant, et avec colère.) Crissou, va!... (à n'a pas c'est soir, il fait trop froid!... ça empêche de fouiller à la poche!... Si je comptais sur ce commerce-là, pour acheter des Crédits Mobiliers!... Ah! il faut que j'y tienne, Villebrun... et j'y trouverai... v'là deux jours que j'ai sorti de... là-bas... et v'là deux jours que je rôde inutilement autour de ton hôtel!... Il m'inviterait que je n'y entrerais pas!... Mais, je l'ai vu venir... dans les bureaux de l'administration du chemin de fer... Il y a plus d'une heure... il paraît qu'il y a une assemblée d'actionnaires... c'est que m'a dit un facteur... ça n'a pu tarder à finir... il est déjà tard!... faut bien qu'il s'aille!... et je ne perdrai pas la porte de vue!

CLAUDETTE, sortant du chemin de fer, et à Planterose.

Ils brûlent... ils brûlent! choisissez là!

PLANTEROSE.

J'aime pas la pâtisserie, ça m'échauffe.

CLAUDETTE.

Ah! d'aujourd'hui vous sortez donc, vous?

PLANTEROSE.

J'ai été à la campagne, à Saint-Denis, donner un coup d'œil à mes propriétés.

BIGOT, arrivant au portant une maille par ses épaules.

Gare là-dessous... les amours!

PLANTEROSE.

Regarde donc devant toi, imbécile!

BIGOT.

De quoi, mon agent de change?

PLANTEROSE.

Tiens... c'est Bigot!

BIGOT.

Le pere chosé!

PLANTEROSE.

Nous voyageons donc, jeune homme?

BIGOT.

A la côte... tram direct... première classe!

CLAUDETTE.
Il fil comme moi... c'est qu'il peut... les bouquets ne vont plus...
en avant les gâteaux!

NGOT.
En v'la un hiver qui n'est pas commode!... Il pûit de la
gêlée... et pas un poutre de détrempé... heureusement qu'us à
des épaules!

PLANTEROS.
Mais, à la bonne heure... qu'est-ce qui t'a donc appris la philo-
sophie... à toi?

NGOT.
La nécessité.
C'est le professeur des pauvres!

CLAUDETTE.
Et on n'en fera pas moins, us de ces jours... un petit bout
de noce... à la barrière du Maine... au *Lapin sans cervelle*...

NGOT.
Pourvu que mam'pau soit de retour du pays!

PLANTEROS.
Ah çà! décidément... vous coiffez?

NGOT.
Nous serons bientôt sous le grillage... comme au Jardin des
Plantes.

CLAUDETTE.
Côte à côte, avec les gros bonnets du quartier... mam'zelle
Alida Villebrun...

NGOT.
Et monsieur le comte Fabien de Roquefeuil... voilà la vraie
égalité!

PLANTEROS.
Ah! il marie sa fille!... et il ne m'a pas invité... c'est pas
gentil... (En regardant vers le chemin de fer.)

NGOT.
Ah! le bureau des bagages... qui ferme dans cinq minutes...
faut que j'aise enregistrer mon colis... (Cherchant la malle sur ses
épauls et entrant au chemin de fer.) Tu m'attendras, Claudette, j'y
reconduirai.

CLAUDETTE, disparaissant se crient.
Ils brûlent, là... les gros... ils brûlent!

PLANTEROS.
Chimiques allemandes, qui sentent la rose après l'explosion.
(Cherchant de touer.) Mais il tarde bien... me serais-je trompé... Non...
c'est bica lui que j'ai vu... s'il était parti... (En frôlant vivement
la grille du chemin de fer.) Ôhi! je le saurai (saisissant par la grille, un
petit carton à la main.)

SCÈNE III.

ARTOINETTE, seule.

Où suis-je donc!... je ne me reconnais plus... ah!... voici le
chemin de fer de l'Ouest... tout droit... c'est ma route!... pourvu
que ce magasin de broderies soit encore ouvert!... je ne pourrais
pas partir (plûd... ma mère était là!... aurait-elle voulu par ce
temps horrible me laisser repartir cet ouvrage... et n'est-elle
pas devine que c'est mon travail de chaque nuit!... Est-ce que les
malheureux ont le temps d'être malheureux!... Faut frûd!... on m'a
pâté... et... (En sortant à droite avec agitation.) Les boulangers fer-
ment tard!

SCÈNE IV.

VILLEBRUN, PLANTEROS.

VILLEBRUN, qui sort du chemin de fer, et à lui-même.
Demain, j'achte tout ce qu'il y a d'actions sur la place... la
hausse se fait... et je revends!

PLANTEROS, qui l'a suivi à pas de loup, s'écriant au lieu de lui
La charité, s'il vous plaît!

VILLEBRUN, reculant.
Planterose!

PLANTEROS.
Moi-même, papa... Depuis deux jours je suis sorti de Saint-
Dun... de ma villa Misère!... je rentre dans le monde... je fais
mes visites... et la première est pour vous... Ah! vous logez les
gros... en garni... vous... sans leur demander leur consente-
ment!... bon joué... mais une recherche... Hent!... j'ai les
struts dans mon jeu et plus de quinze mille... j'ai parlé à
carreau... (saisissant sa robe d'économiste.) J'ai négociant!... on est
dans le commerce!... alimentés chimiques allemands, perfec-
tionnés, qui sentent la rose après l'explosion, un sou la boîte.
Ah! vous envoyez l'un des heritiers en Amérique!

VILLEBRUN, à part.
Il ne sait pas qu'André Brumer... a refusé de partir.

PLANTEROS.

Et vous fâchez disparaître probablement les deux femmes...
si je les avais retrouvées... je ne serais pas ici!... us à ça ne
suffit pas... y a moi qui reste... le rogné de l'homme de Bor-
deux n'a pas de valeur, entre mes mains... croûte-to!... que n'
fait... et la voilà!... je veux me venger de toi... et je ne t'attends
à la vie!... pare... et pare vite... ou je te déshonore... je le jure...
je dis que nous l'avons assassiné... à nous deux.

VILLEBRUN.

Misère!...
Ah! pas de gros mots, je t'ame pas et genre-là!

PLANTEROS.

Et bien! donc... ce soir... chez moi...
Merci!... c'est bon une fois, ça... je ne me dérange plus... On
n'est pas un vagabond... on a son Trucum... on paie ses portes
et fenêtres... c'est même ce qui m'a fait sortir, malgré vos re-
commandations; je vous attends, chez moi, rue de la Vi-
cette n° 13.

VILLEBRUN.

Bien.
Dans une heure?...

VILLEBRUN.

Dans une heure.
Au sixième, au-dessus de l'entresol!... Mon nom est sur la
porte... au blanc d'Espagne... A ce soir?

VILLEBRUN, en sortant, se incline à gauche.
A ce soir...

PLANTEROS.

Et ne m'oubliez pas presser de m'emmener votre fille!... La
crème des alchimistes... qui veut mon restit... (il sort.)

SCÈNE V.

MADAME BERNIER, arrivant par le premier plan de gauche.

Une amie de mes jeunes années!... j'avais enfin découvert un
démocrate!... Elle nous aurait secourus, elle!... il y a huit jours
qu'elle est morte, m'a-t-on dit!... Alors, il n'y a plus à hésiter...
ce dernier et pauvre sacrifice, il faut le faire... (Tirant une bague
de son doigt.) Anneau béni!... souvenir des temps heureux!... gage
de la foi jurée!... viens en aide à la mère!... c'est pour ses en-
fants! (Puis, autre dans le bureau du Mont-de-Piété. Les voyageurs sortent
en tumulte du chemin de fer, les uns portant leur bagage, d'autres les dé-
posant à des bureaux de prise qui s'emparent autour d'eux. Des faibles ap-
portent des malles et les déposent devant la grille.)

SCÈNE VI.

ANDRÉ, VOTAGEURS, PORTÉFAIT, ETC.

ANDRÉ, arrivant par la droite.
Trop tard!... la place était prise... un autre aussi malheu-
reux que moi, sans doute, n'était déjà présenté... ce n'est pas
facile... de travailler!... je vais rentrer... dans mon taudis... mes
maisons vides!...

ANDRÉ.
Ils sont heureux ceux-là... ils gagnent leur vie... et pourquoi
ne serais-je pas comme eux!... j'ai des bras!... j'ai du courage!

UN FACTIER, déposant une malle devant la grille.
Une malle à porter place Saint-Sulpice.

ANDRÉ, se précipitant de ce côté.
Donnez! donnez!

UN COARDESSONNAIRE, le représentant.
De quel, m'excusez-vous!... ça veut prendre le pain des pauvres
gens... Veu-tu t'en aller, l'habitué noir... Touches-y donc!

ANDRÉ.
Est-ce que je n'ai pas autant de droits que vous?...
UN FACTIER, prenant une malle très-lourd.

La... la... ne nous battent pas... y en aura pour tout le
monde... Empoignes-moi ça... jeune homme!

ANDRÉ.
Merci! merci!...

LE VOTAGEUR, propriétaire de la malle, à André.
Rue du Cherche-Midi, n° 14.

ANDRÉ, cherchant à soulever la malle.
Oui, Monsieur, oui!

LE VOTAGEUR.
Vite... je suis pressé!

ANDRÉ, ne pouvant parvenir à charger la malle sur son épau-
le.
Oh! mon Dieu!...

LE VOTAGEUR.
Eh bien!... venez donc!

ANDRÉ, laissant retomber la main à terre, et avec désespoir.
Ah ! je ne puis pas... je ne puis pas...
LE COMMISSIONNAIRE.
Donnez-moi donc ça, mon petit bourgeois ! (soutenant la main).
Une vraie plume !... voilà comme ça s'écrit... (Il sortait, en montrant le voyageur et à l'abbé.) Ça veut faire notre métier... et ça n'a pas de médicaments les os !... (Il est le monde d'éloigné peut-être).

SCÈNE VII.

ANDRÉ, ANTOINETTE, JOUBERT.

Seigneur !... Seigneur !... vous m'avez refusé la force, donnez-moi donc la respiration.

ANTOINETTE, prenant par le doigt.
On ne paie que le samedi, et le samedi c'est dans trois jours...
Il ne m'ont pas même donné d'autre ouvrage... samedi soir, c'est la règle de la maison... ils étaient à dîner !... c'est les étrangers !... et rien... chez nous... rien. (Avec épreintes.) Oh ! ma tête... ma tête !

JOUBERT, sortant du chemin de fer, à se frotter.
Le dernier convoi arrivera à onze heures et demie !...

LE FACTEUR.

Où, monsieur l'express !...
Joubert, quittant le facteur qui s'éloigne.

Merci je reviendrai.

ANTOINETTE, l'apercevant.

Un homme, un vieillard... ah ! il aura pitié !...

C'est ce train-là que mes enfants auront pris !...

ANTOINETTE, après un moment d'indécision l'approchant enfin timidement.
Monsieur !...

JOUBERT, s'arrêtant.

Que voulez-vous ?...

ANTOINETTE, balbutiant.

Je... je... la rue de Vaugirard, s'il vous plaît ?...

JOUBERT, dévisant à gauche et sortant au fond.

Par ici... et toujours tout droit !...

ANTOINETTE, à elle-même.

Lâche !... lâche... qui a ce peur !...

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, ANTOINETTE, MADAME BERNIER.

MADAME BERNIER, sortant du Mont-de-Piété.

Des certificats des papiers... est-ce que j'en ai ! Mais puisque
Des certificats de mariage... que j'ai tout éprouvé... donnez-moi là-dessus, ce que vous voudrez... il me le faut !... Non !...
On voudrait-ils donc que j'aie cherché un certificat de misère ?...

ANDRÉ, se levant de son banc.
Demain, peut-être, le sort changera... (il fait quelques pas en avant. Il est dans l'ombre. Les deux femmes également dans l'ombre, sont chacune d'un côté du théâtre.)

MADAME BERNIER.
Quelqu'un, ah ! je vais demander... ce n'est pas pour moi...
c'est pour eux !...

ANTOINETTE, l'apercevant.
Oh ! cette fois... pour les miens, j'ai mis du courage... (Ouvrant de ses bras s'approche de lui.)

ANDRÉ.
Démisio... La nuit est bien longue !

ANTOINETTE, d'une voix suppliante.
Monsieur !...

MADAME BERNIER, tendant la main.
Par pitié !...

ANDRÉ.
Où me demande l'anné... à quel !

MADAME BERNIER et ANTOINETTE.
André !...

ANDRÉ.
Ma mère !... ma sœur !...

MADAME BERNIER.
Antoinette !...

ANTOINETTE.
Voilà !... (ils se précipitent tous trois en pleurant dans les bras l'un de l'autre.)

ANDRÉ, prenant un air.
Ah ! je n'y vais pas songer !... (se plaçant devant elles.) Autrefois...
le ravais... qu'on me... dès... des vers... des chants... on me donna
peut-être !... (il regarde sans cesse et le père devant lui) puis
d'une main pleine de sang et de la main à l'autre avec son mouchoir.)

a J'ai deux grands beufs dans mon étable...
a Deux grands beufs blancs... tachés de rose... a

LA FÉLÉRIÈRE, qui sort du chemin de fer avec le supérieurement.
Oh ! ce pauvre homme... je vais lui donner quelque chose...
LE COMMISSIONNAIRE, l'entraînant.
Plus souvent, des parvenus !

LA FÉLÉRIÈRE.
Oh ! mauvais cœur !... (ils sortent.)

ANDRÉ, avec désespoir.
On ne s'arrête pas, mon Dieu ! on ne s'arrête pas !... Allons,
allons, du courage. (reprenant son chapeau.)

a J'ai deux grands beufs dans mon étable,
a Deux grands beufs blancs.
a La charrette... soit... en bois d'étable. a

(Un passant traverse le théâtre en fumant son cigare. — André, le pousse à la main, se rache le visage et tend l'oreille. Le passant s'arrête, baisse les épaules et sort.)

ANDRÉ, après un furieux mouvement de désespoir.
L'alignement !... a

(Il se voit en effet par les alignements. — Il agite vivement de l'autre, pousse en cri et tombe évanoui. — Se relève et se voit se précipitant pour le secourir.)

MADAME BERNIER.

Mon fils !

ANTOINETTE.

Mou frère !

SIXIÈME ACTE.

Une de la Muehette au 22.

Le théâtre coupé représente deux mansardes ; à droite, la mansarde du Plantierose ; à gauche, la mansarde habitée par la famille Bernier. La mansarde du Plantierose n'a qu'une porte au fond, celle de la famille Bernier, entre la porte du fond, a deux portes latérales, une à gauche, l'autre à droite, communiquant à un petit cabinet qui fait saillie dans la mansarde du Plantierose.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINETTE, MADAME BERNIER, chez eux, puis PLANTIEROSE
chez lui.

ANTOINETTE.
On ne lui a rien donné... ma mère... on ne lui a rien donné...
MADAME BERNIER.

On chanie mal, quand il fait froid... On écoute peu, quand
il neige.

ANTOINETTE.
André... cher André... où peut-il être allé ?...

MADAME BERNIER.
Que sais-je... que sait-il lui-même ?... Il nous a traités jus-
qu'ici... et il a repris sa course... la bête en feu... l'œil regardé...
à la recherche d'un cœur qui entende... d'une main qui s'ouvre !...
PLANTIEROSE, entrant dans sa mansarde. Il porte sa boîte d'Antoinette, en
trouvant quelque chose qui se prenait pas.

Fen voilà cent comme ça pour un sou. (il s'assoit sur une table.)
Où ! hâter ! (trouvant une bouteille qui est ouverte d'une chandelle.)
Un candidat à ce maître... Voilà.

ANTOINETTE.
Qui donc a dit que les jours se se ressemblaient pas ?...

MADAME BERNIER.
Celui-là ne connaît pas les jours sans pain.

PLANTIEROSE.
Salut, l'ami de la guérison, pais de la paresse... boudoir
du casse-potrine... (il tire de sa poche une bouteille pleine.)

ANTOINETTE.
La lumière va s'éteindre.

MADAME BERNIER.
Tant mieux... qu'on ne... les larmes... Qu'on nous
à lire chaque une notre visage... la sein... le desespoir !

PLANTIEROSE, dépliant un papier qui couvrait de la viande.
Vilà une ruelle plate-côte... quel festin... rat de charcutier,
il se m'a donné qu'un cornichon... (il tire de sa poche une serviette et l'essuie.) Elle n'est pas à mon chiffre. (se reprenant.) Ah ! une dis-
tribution ! (transmettant.) Il y a des vers couille ici... (il tire d'un
sac de vieilles chiffons.) J'ai eu fort de ne pas me payer des bour-
relles !...

MADAME BERNIER, à elle-même.
Et nous sommes trois... trois à souffrir... si encore, ils s'y
taient que deux... ils sont jeunes... il pourrait tout-être...
que suis-je pour eux... moi... une charge... un embarras. (il
va à la fenêtre.)

ANTOINETTE.
Fabien... mon Fabien tant aimé, je ne te reverrai plus.

PLANTEROSE, en passant devant la salie se retourne dans sa mansarde.
 Bien, des croquerons dans mes yeux vivants... les lezardes ont pris du corps... des fissures !... (regardant par le creux.) Est-ce qu'on a tout à côté ? Si c'était un agent de change... ça s'égoutterait... faut que le propriétaire me fasse des réparations, ou je lui donne tout par bailleur... on peut voir chez moi... si j'avais du sel.

ANTOINETTE, à elle-même.
 Que fait-il, où est-il ? pres d'elle, sans doute.

MADEMOISELLE, à elle-même.
 Ouh... ouh... ma vie est de trop en ce monde... j'ai assez vécu.

PLANTEROSE, qui est retourné vers sa table.
 Ah! quel voyage... en affaires... faut de l'ordre... Villebrun va venir... chercher le reçu de ce pauvre défunt de Bernier... combien que je lui demanderais... (il mange.)

ANTOINETTE, à part.
 On dit que ceux qui s'aiment sont réunis là-haut... Ce soir... j'ai ty attendre.

MADAME BERNIER, à part.
 Demain... je ne m'occuperai pas... (Montrant le petit cabinet de droite.) Ouh... là... là... ce rechange... pas de pain! rien pour vivre!... et il me reste de quoi mourir! (Elle y entre.)

PLANTEROSE, toujours toujours.
 Ouh... cent mille francs... j'ai dit... avec ça... gare aux croupiers...

ANTOINETTE, à part.
 Mourir, je sais bien comment... une heure à peine, et tout est fini.

MADAME BERNIER, à part, sortant du cabinet.
 Mais... Antoinette qui est là...

ANTOINETTE, à part.
 Et ma mère... ma mère... il faut qu'elle parte!

PLANTEROSE.
 J'achèterai une maison, j'en ai propriétaire... j'y diminue mes loyers... ça élèvera les locataires.

MADAME BERNIER, s'avançant vers Antoinette.
 Antoinette?

ANTOINETTE, s'avançant en même temps.
 Ma mère...

MADAME BERNIER.
 Que me veux-tu, mon enfant?

ANTOINETTE.
 Vous me parlez?

MADAME BERNIER.
 Non... ah!... si... je songe à une dernière démarche... qui, peut-être... sera plus brève que les autres... quelque chose... que... sans doute... je trouverai au soir...

ANTOINETTE.
 Eh bien! allez-y, ma mère...

MADAME BERNIER.
 Ouh... oui... mais, viens avec moi...

ANTOINETTE.
 Non... ma mère... non, je tombe de fatigue... je vous rejoin-

drais...

MADAME BERNIER.
 N'importe! je ne veux pas sortir seule... j'ai peur... tu m'accompagneras... jusqu'à la porte de la personne... et puis... tu fra m'attends chez moi... ou, chez elle... plus tard, j'en ai ty rejoindre...

ANTOINETTE.
 Reine, vous le savez bien, est en voyage... depuis longtemps... pour affaires de famille.

MADAME BERNIER.
 Oh! elle doit être de retour...

ANTOINETTE.
 Comme vous voudrez, ma mère. (à part.) Qu'importe, je reviendrai.

MADAME BERNIER.
 Allons, viens... hâtons-nous!... Attends... Antoinette... ma fille, avant de partir... embrasse-moi, cela me portera bonheur.

ANTOINETTE.
 Ah! j'allais vous le demander. (Elle l'embrasse.)

MADAME BERNIER, le couvrant de baisers.
 Encore... (à part.) C'est la dernière fois!

ANTOINETTE, à part.
 Pauvre mère... que je ne verrai plus...

MADAME BERNIER.
 Allons, viens vite.

ANTOINETTE.
 Ouh... ouh... partons... (Elle sort.)

SCÈNE II.

PLANTEROSE, VILLEBRUN.

PLANTEROSE Il me ou j'avais de sa poche, le présent, puis se verse. Maudit il le surpasse! Comme ça fait les bottes de papier.

à présent. (Après avoir quelques lettres dans sa poche avec la table.) Qu'est-ce que cela?... Ah! mes lettres d'amour! (Il en ouvre une.) De la petite baronne de G... Blonde enfant qui passait ses mains dans ma chevelure... en me demandant des bottes. En voilà une qui m'aimait, pour moi! Voyons! tout j'ai à tout le monde... avec quelques billets de banque du papa Villebrun, j'en ai sorti à ma petite pratique de Saint-Etienne-du-Mont, celle qui a éternisé ma misère.

VILLEBRUN, entrant.
 Monsieur Planterose!

PLANTEROSE.
 Entrez vos pieds! ah! c'est vous... Asseyez-vous... sur mon lit... c'est mon divan.

VILLEBRUN.
 Voyons, faisons vite... ce reçu... vous l'avez?

PLANTEROSE.
 Vous ne seriez pas tel, si vous n'en étiez pas sûr.

VILLEBRUN.
 Combien voulez-vous?

PLANTEROSE.
 Minie!... les bons comptes font les bons amis!... voilà quinze ans que vous avez à un homme trempé de mort violente, chez vous... la somme de deux cent cinquante mille francs... avec les intérêts!... à cinq... tout légal... cela fait près du double...

VILLEBRUN.
 Eh! c'est bien, je sais tout cela... ce reçu... où est-il?

PLANTEROSE, tirant le reçu qu'il a tiré de sa poche.
 Tenez... c'est ça...

VILLEBRUN, faisant un mouvement comme pour prendre le reçu.
 Voyons!

PLANTEROSE, le serrant vivement dans sa poche et rendant d'un pas.
 A bas les papiers... ça m'importe...

VILLEBRUN, tirant un pistolet de sa poche.
 Ce papier, ou je le brise là-bas.

PLANTEROSE.
 Hein!... c'est comme ça que vous payez vos dettes, vous!

VILLEBRUN.
 Allons, pas de phrases... hâte-toi!

PLANTEROSE.
 C'est un vieux moyen... mais il est toujours bon...

VILLEBRUN.
 Finiras-tu?

PLANTEROSE, ramenant.
 Ne nous pressons pas... pas de brutalité... voilà... en moment que vous avez un pistolet, c'est différent...

VILLEBRUN.
 Enfin!

PLANTEROSE, Il s'est adressé machinalement au creux de son lit, pendant que l'autre lui présentait et en tire deux autres pistolets.
 Moi, j'en ai deux...

VILLEBRUN, faisant un pas en arrière.
 Ah!...

PLANTEROSE.
 Je vous réponds en partie double...

VILLEBRUN.
 Parfait... il n'y a rien à répliquer...

PLANTEROSE.
 N'est-ce pas? vous m'avez pris pour un imbécile... moi, je vous ai pris pour un gueux fini... et vous voyez que je ne me suis pas trompé... mais ça vous coûtera quelques papiers Joseph de plus... Bôh!... déboulez!

VILLEBRUN.
 Voyons! causons raisonnablement... (Il déverrouille et s'approche machinalement à commencer, et ramenant leurs pistolets dans leurs poches.) Combien voulez-vous?

PLANTEROSE.
 Cent cinquante mille francs...

VILLEBRUN.
 Une pareille somme!

PLANTEROSE.
 Pas de son de moins... ça vaut ça... la justice demanderait mieux...

VILLEBRUN.
 Soit! cent cinquante mille francs...

PLANTEROSE.
 En billets de banque... je m'aime pas l'or; ça charge les poches...

VILLEBRUN.
 Bien, demain...

PLANTEROSE.
 Du tout... ce soir... ou m'attend à Baden-Baden...

VILLEBRUN.
 Ce soir donc!

ici !..

PLANTEROSÉ.

Ici... je reviens.

VILLEMIEN.

PLANTEROSÉ.

Eh bien ! à la bonne heure... vous êtes gentil... il ne s'agit que de savoir vous prendre... attendez que je vous éclaire... et prenez la corde... n'allez pas vous casser le cou... aujourd'hui ça ne m'irait pas... demain, à votre aise... Non, tenez, passez le premier... j'aime mieux ça...

VILLEMIEN.

Pourquoi ?

PLANTEROSÉ, tenant un pistolet d'un main, de l'autre la chandelle et montrant avec Villémien qu'il défend.

Un enfantillage... je n'ai pas confiance... (Au moment où la portière, la porte de l'autre mansarde s'ouvre, et Antoinette paraît.)

SCÈNE III.

ANTOINETTE, puis PLANTEROSÉ et MADAME BERNIER.

ANTOINETTE.

A moitié route... elle m'a l'air... et m'a dit d'aller l'attendre chez Brune... j'ai pris que rue dévorée... et j'ai couru... me voyez donc seule... seule ! dépêchez-vous... Surtout bien résolu... Oh ! oui... assez de larmes... assez de souffrances... le repos du cœur... le repos de la tombe ! (Ils entre dans le cabinet de droite. — Planterosé rentre dans sa mansarde, sa chandelle à la main.)

PLANTEROSÉ, rentrant.

Il m'a forcé de réveiller mon concubine. Je lui donnerai dix sous. Je n'aime pas avoir d'obligations à ces gens-là. Ah ! voilà un compte à peu près réglé... j'attends de l'huile dans la lampe... (Il voit une gorge d'écrou-de-voile.) Encore une petite goutte de fil-en-quatre... ça fait digérer...

MADAME BERNIER, entrant chez elle.

Enfin ! pauvre enfant... je n'ai pas osé retourner la tête... pour la revoir encore une fois... j'ai marché... marché jusqu'ici... Antoinette... André... éternels... j'ai tout épuisé pour vous... je n'ai plus que ma vie... je veux vous la donner ! Voyons... du courage... et faisons vite... Ou dit qu'il ne faut pas que l'air... pénètre ! (Ils se penche de luge et se met à dévorer la chandelle.)

PLANTEROSÉ, qui a cherché dans toute sa chandelle.

Tiens ! ça sent le charbon ici. (Il rentre les yeux sur les flammes de la saute de cabinet.) Ça ne peut venir que de là... il paraît que décidément il y a des voisins... Si je devais rester, comme je me ferais poser du papier... il n'est pas possible... ils font cuire des omelettes !

MADAME BERNIER.

Mais tout ça... cette porte... (Elle va saisir la porte.)

PLANTEROSÉ.

Où qu'est ma pipe ? Viens ici, Seraphine, que je te colote. Ah ! moi ça me fait mal à la tête... (Allant à la saute de cabinet.) Eh ! dites donc là-bas ? (En ce moment, on voit Antoinette sortir de sa porte tenant à la main un morceau de terre plein de charbon allumé.) Tenez, il n'y a rien. Il me semblait pourtant... (Il reprend sa pipe, boit, et va se coucher.)

MADAME BERNIER, relevant de s'efforcer la porte.

C'en est fait... (se remuant et se dégageant vers le cabinet.) Allons...

ANTOINETTE, posant à terre le récipient.

Il est temps !

MADAME BERNIER, à la lueur du réchaud posé entre elles deux et éclairant leur visage, reconnaissant Antoinette.

Ah !... Antoinette !

ANTOINETTE.

Ma mère !

MADAME BERNIER.

Malheureuse... que faisais-tu ?

ANTOINETTE, se dégageant et dégageant la porte et la fenêtre.

Et vous, ma mère, que faisiez-vous là ?

MADAME BERNIER.

Moi !

ANTOINETTE.

Vous vouliez mourir... comme moi...

MADAME BERNIER.

Tu m'as trompée... Antoinette !

ANTOINETTE.

Vous m'avez bien trompée, ma mère !

MADAME BERNIER.

Mourir... toi, mon enfant... ma fille adorée... Et ce que c'est possible... je ne le veux pas... moi, à la bonne heure... dans ce monde... je suis de trop...

ANTOINETTE.

Et qu'y ferais-je donc, moi ?

MADAME BERNIER.

Toi... mais toi, tu es jeune... à ton âge, la vie est belle... il y a l'espoir, il y a l'avenir !

ANTOINETTE.

L'avenir... oh ! oui... un avenir de regrets et de larmes... L'avenir... c'est le mot de ceux qui ont le présent... je ne veux pas le connaître... j'en ai peur... à force de souffrir... à bout de misère... le courage avarié... la tête se perd... et il y a de pauvres filles qui se vendent !

MADAME BERNIER.

Tais-toi... tais-toi...

ANTOINETTE.

Vous voyez donc bien, ma mère, qu'il vaut mieux en finir tout de suite...

MADAME BERNIER.

Toi, ma fille, si pure, si chaste... (La servant dans un bras.) Oh ! jamais... jamais... plutôt la mort avec toi... (Elles se tiennent embrassées et pleurent dans les bras l'une de l'autre.)

ANTOINETTE, se détachant des bras de sa mère.

Eh bien, oui ! avec toi...

MADAME BERNIER, avec épuisement.

Laisse-moi partir... (Toutes deux tombent à genoux et pleurent les larmes.)

MADAME BERNIER.

Mon Dieu, pardonnez-moi, si nous devrions notre heure... recevez-nous dans votre bonnet, et protéger celui qui reste après nous...

ANTOINETTE.

Mon Dieu ! veillez sur mon frère André... Mon Dieu ! faites que Fabien... soit heureux...

MADAME BERNIER, se relevant et allant s'asseoir sur une chaise.

Antoinette, viens là... près de moi... tout près !

ANTOINETTE, avançant un tabouret près de sa mère.

Comme antérieurement, ma tête sur vos genoux... j'ai dormi bien souvent ainsi... mère, vous souvenez-vous ?

MADAME BERNIER.

Oui... je te berçais tout enfant... et je veillais ton sommeil... en te relevant des hochets !

ANTOINETTE, plaçant les mains devant sa mère.

Mère, souvent, sans le vouloir, on égarait... et l'on offensa... Si je vous ai offensée, si j'ai fait couler vos larmes, pardonnez-moi... ma mère et beuisez-moi !

MADAME BERNIER.

Oh ! mon enfant, pardonne-moi plutôt de n'avoir pas su te rendre heureuse... (Elle attise la tête de sa tête sur son sein, et, se plaignant, a couru de balais. Puis peu à peu elles retombent sans mouvement.)

ANDRÉ, au dehors, il frappe.

Ma mère, ouvrez donc... (Il frappe.) Pourquoi donc cette porte est-elle fermée ? Ma mère ! (Il frappe.) Mais nous sommes saouls, un bon coup m'a donné j'ai du pain, ouvrez donc, ma mère.

MADAME BERNIER, lui de vain effort pour se lever. Elle y parvient, arrive à la porte, mais aussitôt elle retombe, on s'entend avec des sanglots.

Je ne peux pas, moi Dieu ! je ne peux pas. (André renverse la porte, entre, et va braver une mère, et de là, prend le réchaud, le jette dans le cabinet et se ferme la porte.)

SCÈNE IV.

LES Sœurs, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ah ! vous voulez mourir.

MADAME BERNIER.

Ta sœur, sœur-là.

ANDRÉ.

Je vous saurais, ma mère, je vous saurais toutes deux. (Il relève Antoinette, la porte et sortent sa mère, puis il entraine toutes deux dans la pièce de gauche.)

PLANTEROSÉ, qui s'était endormi, se réveille assis, et porte la main à son front.

Comme il fait chaud... ou ne respire pas ici... on dirait que l'air est saturé d'odeur de charbon qui recommence, est-ce que j'ai trop bu... j'en ai bu bien d'autres... ah ! je vas faire un tour... (Trébuchant.) Oh ! est-ce que ma porte ?... ah ! mais ça va mal... pas de bruits... hé... hé... hé... n'as pas passer l'arme à gauche... l'ai cent cinquante mille francs... j'y vais plus clair... j'étais... (S'écroulant à son tour.) Mes jambes s'en vont... est-ce que j'ai trop mangé... comme l'homme de Bordeaux... (se redressant.) Je ne veux pas... je veux vivre... c'est si bon la vie ! ah ! l'étrange !... (Criant.) A moi ! à moi !... ne secouez... et Villébrun... s'il revenait maintenant... il me volerait mon repas... je le connais... non... non... il ne l'aura pas... (Il se lève sur terre et arrive à un carreau de sa chambre qu'il ouvre avec un ongle, prend le repas dans sa poche, le place dans le bras et remet le carreau.) Là... là... (Il tombe à terre.)

SCÈNE V.

ANDRÉ, cher lui; PLANTEROSE.

ANDRÉ, qui est entré depuis quelque temps.
Qu'ai-je entendu... par là, des cris étouffés... on appelle au secours... (Que se passe-t-il donc?) (Haut.)

SCÈNE VI.

PLANTEROSE, VILLEBRUN, ANDRÉ.

Me voici, Planterose. (Il rend sa montre défilée par la capote, puis s'adresse jusqu'à l'homme étendu par terre.) C'est étalé... est-ce l'effort?...
ANDRÉ, qui vient d'entrer à son tour.

Est-ce la mort?

André Bernier!

Villebrun!

André Bernier!
VILLEBRUN.
Ah! toutes les deux ensemble... ici. (André et ce lui défilent Villebrun.) Écoutez... écoutez bien... cet homme, il y a quinze ans, a volé deux cent cinquante mille francs à votre père.
ANDRÉ.

Volé!

Miserable!

La preuve...

Eh bien, la preuve?...
ANDRÉ.

Je l'ai... elle est... elle... (Il pose un grand cri, tombe de son sac et découvre à ses commissaires. Les deux hommes se regardent en face.)

ACTE SEPTIÈME.

Les Pauvres Montres.

Une salle de la mairie du douzième arrondissement; à droite, une porte sur laquelle est cette inscription: BUREAU DES SÉANCES. — À gauche, deux autres portes: la seconde portant pour inscription: BUREAU DES SÉANCES. Le fond est ouvert et donne sur une autre salle. Au milieu, une table entourée de sièges destinés pour célébrer les mariages. Sur cette table, recouverte d'un tapis, on voit ouvert le livre de la loi.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN GARÇON DE BUREAU, puis ANDRÉ.

LE GARÇON, à la cantonade.
Je vous dis que l'employé est allé déjeuner... il va revenir... attendez-le!... (A lui-même.) Ils sont toujours pressés, ces diables de pauvres...

ANDRÉ, arrivant et allant au garçon de bureau.
Monsieur Jacobert... y est-il... je voudrais lui parler?...
LE GARÇON.

Monsieur l'adjoint n'est pas encore arrivé... mais il ne tardera pas... justement ce matin... il y a un mariage...
ANDRÉ.

Je vais l'attendre...

LE GARÇON, montrant Jacobert qui paraît.
Ma foi, vous n'attendrez pas longtemps... Le voilà... (Le garçon de bureau s'éloigne. — André va au-devant de Jacobert.)

SCÈNE II.

JOUBERT, ANDRÉ.

Monsieur!

Ah! c'est vous, jeune homme...

Qui, Monsieur, moi qui vous avez secouru il y a trois jours lorsque tout le monde me repoussait. Vous m'avez donné du pain pour ma mère et pour ma sœur. Ah! je vous dois deux fois la vie... un instant, j'ai cru que j'allais recouvrer une fortune... tel espoir est perdu, et c'est sur vous, sur vous seul

que je dois compter encore. — La vois jeune... j'ai du courage... le courage du désespoir... quoi que ce soit... j'aurais de le faire... je le ferai... pourvu que je gagne le pain de la famille...

Du travail... c'est ce que vous voulez?

Oui, Monsieur, du travail... j'ai même besoin de ça que l'année.

Bien... voici de la besogne... mais c'est la bonne. Quelque chose me disait que vous viendriez à moi... je vous attendais... Enfin, j'ai l'air de le voir... je suis maître à présent... On ne vous a pas appris cela au collège, c'est vrai... mais il n'y a que les parents qui trouvent qu'il est toujours trop tard... Je n'ai que des ateliers... entrez-y... courage... commencez! le travail rend fort...

Oh! je suis prêt... et, vous verrez, Monsieur, j'en vaudrai un autre... (A lui-même.) Je pensais à cela!

Venez... je vais vous donner un mot pour mon contre-maître.

Allez donc!... la tête égarée... le bras noué! (Il sort par la porte de droite, suivi par le buste, Rigot et Claudette.)

SCÈNE III.

REINE, BIGOT, CLAUDETTE.

Par ici, par ici, m'man... Vous êtes bien sûre d'avoir tous mes papiers?...
REINE.

Puisque le maître de notre village m'a dit: (Montrant des papiers.) Avec ça, votre Bigot peut se mourir dans les six parties du monde...

C'est assez d'une... pour le moment... qu'est-ce que tu regardes donc là, Claudette?... Ah! le bureau des naissances...
CLAUDETTE.

Pas du tout...

Tais-toi... pas un mot de plus... dans un an au plus tard, je m'engage à revenir ici, faire enregistrer le petit-fils à maman.

CLAUDETTE, lui montrant la main sur la bouche.

Voulez-vous bien finir...

Je l'interdis! Adieu... J'en ferai un avocat... je veux que mon fils soit quelque chose...

Quand on a des enfants... vanités! on doit d'abord s'occuper de leur bonheur... avant de songer à son amour-propre... on leur apprend à gagner leur vie, avec leurs bras... le talent est partout... dans le rabot, comme dans la parole... soit donc fier de ton métier, si tu veux que les autres le respectent.

Certainement... que j'en suis fier... (A demi-voix.) Mais il m'embête... (Haut.) Et j'aurais un métier qui ne fatiguait pas, Adieu.

SCÈNE IV.

Les mêmes, MADAME BERNIER, ANTOINETTE.

(Madame Bernier et Antoinette parlent au fond, parlant au garçon de bureau qui leur fait signe d'attendre.)

CLAUDETTE.

Madame Bernier!...

Et mam'zelle Antoinette!...

Vous, Madame?...

MADAME BERNIER, avec embarras.

Oui, j'ai reçu... une lettre... pour venir... ici... à la mairie.

Et moi, je viens pour marier ce grand dadas-là.

Où, avec moi.

Eh bien! êtes-vous plus calme, plus tranquille?

Grâce à vos bons soins...

Ne parlez donc plus de ça... entre braves gens, est-ce qu'on ne doit pas s'adonner...

BICOT.

Mais cette accusation du mendiant contre M. Villébrun?... tu es un bon, n'est-ce pas, ces deux cent cinquante francs, qu'est-ce que c'est devenu, Madame?

MADAME BERNIER.

Cet homme a tout ni. Peut-être, ad-il dit, cette somme a-t-elle été autrefois déposée dans ses tiroirs... mais sa maison de banque de Bonlieux a liquidé... il a donné tant de bon à ses créanciers... il ne s'est plus rien... c'est la loi...

BICOT.

La loi... la loi... j'y connais quelque chose, moi, à ça... à votre place... tenez, j'aurais tout de même tiré de voir le père Planche...

MADAME BERNIER.

C'est ce que nous avons fait... à l'Hôtel-Dieu, il se mourait... les médecins l'avaient continué... il ne nous a pas même reconnus, et nos demandes ont été vaines, nos questions inutiles...

BICOT.

Dire qu'il n'y a pas quatre jours, il grillait encore son capital... mais... c'est rien du tout qu'un homme...

MADAME BERNIER.

Ce matin, André y est retourné... et, dans le lit du mendiant... à sa place... c'est un autre qui y était déjà...

BICOT.

égringolè!

REINE.

Allons... allons... fait pas vous abêtir comme ça... encore un petit peu de courage... vous avez eu tant de mauvais jours dans votre vie, que ce doit être le tour des bons... Il est prouvé déjà venu... Et, tenez, cette lettre qui vous appelle ici, je parierais que c'est une bonne nouvelle qui vous arrive... (à Bicot et à Claudette.) Allons, vous autres, les amoureux, venez à présent, le bureau des mariages doit être ouvert... À bientôt, Madame... (elle sort à gauche avec Bicot et Claudette.)

SCÈNE V.

MADAME BERNIER, ANTOINETTE, puis ANDRÉ.

MADAME BERNIER.

Non Dieu! j'ai été loyal époux... j'ai été bonne mère... qu'ai-je donc fait pour tant souffrir?

ANTOINETTE.

Mère, quelle est donc cette lettre que tu as reçue... qui t'a écrit?

MADAME BERNIER.

Personne, mon enfant...

ANTOINETTE.

Comment... mais alors que venais-tu faire ici?

MADAME BERNIER, lui montrant la porte sur laquelle est écrit : Bureau des mariages.

Regarde!...

ANTOINETTE, poussant un cri de douleur.

Oh! le bureau de bienfaisance! (Madame Bernier fuit en larmes, Antoinette la regarde avec consternation.)

ANDRÉ, parlant à gauche.

Ouvrier, me voilà ouvrier.

NON... jamais...

ANTOINETTE, sans le voir.

ANDRÉ, les apercevant.

Ma mère, ma mère...

MADAME BERNIER, à Antoinette.

Viens... viens donc.

ANDRÉ, s'avançant.

Où cela?

ANTOINETTE, lui désignant le bureau de bienfaisance.

Là!

ANDRÉ, poussant un cri.

Ah!...

MADAME BERNIER.

Ah! le suicide... c'est souvent une livre de pain qu'il manque dans l'épave que s'écroule... Oui, j'ai été vain, amoureux, pour tous et pour moi... s'il y a de la grandeur à mourir, il y en a quelquefois plus à descendre... et le travail à tous les degrés, est le vrai titre de noblesse... Pardonnez-moi, écoutez en.

MADAME BERNIER.

Où j'aurais eu ce loi orgueil... orgueil stupide... orgueil inutile! Il n'y en a pas moins dans la misère qui se cache que dans l'orgueil qui s'étale... Oui, j'ai été vain, amoureux, pour tous et pour moi... s'il y a de la grandeur à mourir, il y en a quelquefois plus à descendre... et le travail à tous les degrés, est le vrai titre de noblesse... Pardonnez-moi, écoutez en.

faut, pardonnez-moi... car, en ne voulant pas que vous fussiez d'humbles travailleurs, j'ai fait de vous des indigents...

ANTOINETTE ET ANDRÉ.

Ma mère...

MADAME BERNIER.

Allons, viens, ma fille; voyez si les honnêtes gens n'étaient pas heureux d'être pauvres, les fripons riches ne seraient pas si fiers de leur luxe... Quand le malheur honorable ne craint plus le grand jour, les fortunes mal acquises cherchent l'obscurité.

ANDRÉ.

Non... non... vous n'êtes pas... j'ai des bras... j'ai du cœur... j'ai du travail... je vous le offrirai...

MADAME BERNIER.

André!

Chacun son tour, ma mère!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VILLEBRUN, ALIDA, ROQUEFEUIL, PARENTS,

TÉMOINS, entrant par le fond et précédés d'un garçon de bureau.

LE GARÇON DE BUREAU, se dégageant.

Veuillez attendre... je vais prévenir...

ROQUEFEUIL, à part.

Le dénouement d'une vie de garçon... m'y voici! toujours le même... (Les voyant.) Antoinette!

VILLEBRUN.

Eux!

ALIDA.

Cette jeune fille...

ANTOINETTE.

Oh! ma mère, voyez, voyez donc!

MADAME BERNIER.

Fabien!

ANDRÉ, regardant la scène.

Ce mariage... c'était donc vrai?

ANTOINETTE, faiblement.

Oh! mon cœur... mon cœur...

MADAME BERNIER.

Ma fille...

ROQUEFEUIL, comme pour s'adresser vers elle.

Antoinette!

ALIDA, l'arrêtant du regard.

Monsieur!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BICOT, REINE, CLAUDETTE, venant de la gauche.

BICOT.

Vlà qu'est bœuf. Vlà qu'est fini.

CLAUDETTE.

Oh! la belle noce!

Villerbrun, voulant entraîner Roquefeuil.

Vener, Fabien... sortez...

ANDRÉ, s'avançant.

Pourquoi donc?

ROQUEFEUIL, voulant lui prendre la main.

André...

ANDRÉ, s'animant.

Je ne te parle pas... à toi...

MADAME BERNIER, allant lui prendre la main.

Mon ami...

ANDRÉ, se dégageant.

Laissez-moi donc!... mais laissez-moi... je ne suis donc pas libre... il y a un mariage... ici... ch bien!... je regarde... j'ai tout...

Monsieur...

VILLEBRUN.

André...

Vous me parlez... je crois... Eh bien!... écoutez donc, tenez... voyez-vous ces deux femmes... l'une est ma mère, l'autre est ma sœur... invitez-vous ce qu'elles viennent faire... elles veulent se faire inscrire sur le registre de la bienfaisance publique...

Mon Dieu!...

ANDRÉ.

Et à ce moment même... vous, Villerbrun, le banquier, le fils de Bordeaux, vous venez ici... avec de l'or vole, acheter à votre fille une couronne de comtesse...

VILLEBRUN, à part.

Monsieur!...

ANDRÉ.

Et à ce moment même... vous, Villerbrun, le banquier, le fils de Bordeaux, vous venez ici... avec de l'or vole, acheter à votre fille une couronne de comtesse...

VILLEBRUN, à part.

Monsieur!...

ANDRÉ.

Où... oui... les dernières paroles du mendiant ne signifient rien... prétendez-vous... Allons donc... dans la dot que vous donnez à votre fille, il y a plus de deux cent mille francs attachés à notre famille...

ROQUEFEUIL.

Comment?...

ANDRÉ.

Il y a deux choses qui me le disent... votre trouble et ma conscience :

Monsieur!...

VILLEBRUN, plus irrité.

ANDRÉ.

Taisez-vous, baissez la tête et rétrovrons la nôtre, ma mère et ma sœur... pauvres honteux que nous sommes... mieux vaut ce titre que celui de riche honteux que sa roupeur signe sur sa joue.

ANDRÉ, à part.

En pleine poitrine... là!...

LE GUYON OU CUREAU, entrant et à André, Villebrun et Roquefeuil.
Mademoiselle, Messieurs, veuillez prendre place... (Reine, Claudette et madame Benier entrent. Antoinette dans un coin de la salle. And-é, le front baissé, l'œil encore brillant de larmes, lance un regard méprisant à Villebrun... et va retrouver sa mère et sa sœur. — Roquefeuil reste immobile et sombre.)

SCÈNE VIII.

LES MÈRES, JOUBERT.

(Alida et Roquefeuil, sur l'indication du garçon de bureau, s'assoient sur deux fauteuils qui se trouvent devant la table. — Les parents et les amis se proposent autour de la table d'où l'on se lève. — La famille Benier et les trois autres personnages sont à droite sur le second plan.)

MADAME BÉNIER.

Antoinette, André, parlez...

REINE.

Mam'zelle...

ANTOINETTE.

Non... non... je veux fester...

ANDRÉ.

Bien, ma sœur, ce n'est pas à nous à fuir devant eux.

JOUBERT.

Mademoiselle Alida Villebrun? — Mademoiselle... sous votre couronne de comtesse, n'oubliez pas que vous êtes la charitable quinquaine de notre arrondissement, et restez toujours la pitié de la pauvreté. — Monsieur Fabien de Roquefeuil?

ANTOINETTE.

Ma mère... ma mère...

JOUBERT.

Acceptez-vous pour épouse légitime mademoiselle Alida Villebrun?

ROQUEFEUIL, après un grand temps.

Non!...

ANTOINETTE.

Mon Dieu!...

S'adresser, pour la musique, à M. Amédée Arlus, chef d'orchestre du théâtre.

JOUBERT.

VILLEBRUN.

Comment?...

Monsieur!...

ROQUEFEUIL, avec force.

Non, mille fois non, mieux vaut la ruine que le déshonneur... (Alida et André.) Ta main, frère. (à madame Benier.) Mère, pardonnez-moi... (à André.) A nous deux, nous gagnerons le pain de la famille. (Alida s'assoit, des larmes l'empêchant d'aller plus loin.)

VILLEBRUN, hors de lui et André.

Mais tu mens, calomnieux... vous mentez tous... Malheur à toi, malheur aux deux... je le poursuivrai... tu seras puni... ou une preuve... une seule... à l'appui de ce que tu avances... une preuve... il n'y en a pas... où est-elle?

SCÈNE IX.

LES MÈRES, PLANTEROSE.

PLANTEROSE, en papier à la main.

La voilà!...

TOUS.

Le mendiant!

PLANTEROSE.

J'ai la vie dure... hein?... (Montrant un papier à Antoinette.) Tenez, Mademoiselle, ma première bienfaitrice de Saint-Etienne-de-Mont... en voici pour plus de quatre cent mille francs... présentez-vous à la caisse de monsieur Villebrun, mon successeur vous sollicitera... (à Villebrun.) Est-ce heureux, hein? que je n'aie pas égaré le reçu. (Villebrun se pour lève.) Un instant... n'allez donc pas si vite... j'ai une commission pour vous... un vote demandé... du côté du Palais de Justice... un cabinet de monsieur le juge d'instruction.

VILLEBRUN.

Qui donc?

PLANTEROSE, montrant un bonnet qui s'adresse vers Villebrun.

Monsieur.

VILLEBRUN.

Quel est cet homme?

PLANTEROSE.

Vous ne le reconnaissez pas... c'est celui qui, il y a trois mois, m'a conduit au dépôt de mendicité, il va vous conduire à votre tour...

VILLEBRUN.

Où donc?

PLANTEROSE.

Au dépôt de la préfecture!... (se assurant Villebrun.) Nous voilà quittes, papa!

REINE, à Right.

Eh bien! vaniteux, voudrais-tu de la richesse à ce prix-là!...

ANDRÉ.

Merci, j'aime mieux ma blouse...

ANDRÉ, à Planterose.

Mon ami... sans vous...

PLANTEROSE.

Du tout... sans elle... vous le voyez, Mademoiselle, en partant toujours bonheur du faire l'aumône aux malheureux.

ANDRÉ.

Où!... et quand l'hiver gronde... que la jour baisse... et, que hommes ou femmes hésitent à notre approche... et se retirent dans l'ombre... s'ils ne trouvent pas la main... ouvrons la nôtre, s'ils ne viennent pas à nous, allons à eux...

77266